

connaître



**ANTIMANUEL
DE MYTHOLOGIE GRECQUE**

LIVRE 1 : RACONTER

Alexandre Leboeuf

L'instant même

ANTIMANUEL
DE MYTHOLOGIE GRECQUE

LIVRE 1 : RACONTER

connaître

ANTIMANUEL DE
MYTHOLOGIE GRECQUE

LIVRE 1 : RACONTER

par

Alexandre Leboeuf

L'instant même

Mise en page : Anne-Marie Jacques

Maquette de la couverture : Anne-Marie Jacques

Distribution pour le Québec : Diffusion Dimedia
539, boulevard Lebeau
Montréal (Québec) H4N 1S2

Distribution pour la France : DNM – Distribution du Nouveau Monde

© Les éditions de L'instant même, 2019

L'instant même
237, rue Louise
Longueuil, (Québec) J4J 2T2
info@instantmeme.com
www.instantmeme.com

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Antimanuel de mythologie grecque / Alexandre Leboeuf.

Noms : Leboeuf, Alexandre, 1976- auteur.

Collections : Connaître (L'Instant même).

Description : Mention de collection : Connaître | Comprend des références bibliographiques.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20190016701 | Canadiana (livre numérique) 2019001671X | ISBN 9782895024255 (couverture souple) | ISBN 9782895029885 (PDF) | ISBN 9782895029892 (EPUB)

Vedettes-matière : RVM : Mythologie grecque.

Classification : LCC BL783 L43 2019 | CDD 292.1/3—dc23

L'instant même remercie le Conseil des arts du Canada, le gouvernement du Canada (Fonds du livre du Canada), le gouvernement du Québec (Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC) et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec. Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. 

PROLOGUE : LES PLONGEURS

L'océan s'ouvre

Les étudiants arrivèrent à Athènes en milieu d'après-midi. Sans tarder, leur autobus les mena depuis l'aéroport international jusqu'au cœur de la ville millénaire. À bord du véhicule nolisé, l'ambiance était conviviale. Si parfois on observait par les grandes baies vitrées le décor défilier, la plupart du temps, on riait, on se taquinait, on fraternisait déjà. Autour du vieux rond-point achalandé de l'étourdissante place Omonia, le chauffeur se fraya adroitement un chemin à travers un capharnaüm de voitures, de motocyclettes et de piétons avant de finalement rejoindre l'hôtel Mirabello. Devant l'immeuble, il immobilisa l'autobus et ouvrit grandes les portes.

Aussitôt débarqués, ignorant le bruit, la poussière et la circulation dense qui les rattraperaient tôt ou tard, les étudiants enthousiastes s'engouffrèrent dans l'hôtel chargés de leurs sacs à dos et de leurs valises. Ainsi, à peine eurent-ils localisé leur chambre, déposé leurs bagages, apprécié le confort et jeté un coup d'œil depuis leur balcon au soleil déclinant sur la ville que déjà, fébriles et impatients,

ils aspiraient à la découverte de l'inconnu, revendiquaient une première exploration. Depuis trop longtemps, ils rêvaient de cette Athènes mythique maintenant à leur portée. Depuis trop d'années, ils trouvaient leur satisfaction dans les textes des anciens, dans les encyclopédies universelles, dans les exposés théoriques. Ils désiraient maintenant répondre à l'appel de l'aventure en comblant d'expériences inédites leur appétit et leur soif. Désormais, leur ambition visait à concrétiser le rêve, à confronter leurs savoirs aux turbulences du réel. Dorénavant, leur volonté ne convoitait rien de moins que les hauteurs de l'Olympe divin.

Le passeur

Assis dans le salon d'accueil adjacent au hall de l'hôtel à savourer un riche café comme seuls les Grecs savent le préparer, leur professeur attendait, serein, un vieux livre à la main. Il savait par expérience qu'Homère devrait patienter, mais profitait tout de même de cet intermède afin de relire l'ouverture céleste des aventures d'Ulysse :

« C'est l'homme aux mille tours, Muse, qu'il faut me dire... »

Puis, comme il l'avait prévu, en fait comme cela s'était toujours passé, c'est en plein milieu de cette toute première phrase annonciatrice que garçons et filles se regroupèrent autour de lui. Refermant alors minutieusement l'ouvrage de cuir usé qui l'accompagnait presque en tout temps, il se leva l'œil pétillant et sourit à son groupe. L'heure de la première leçon avait sonné. Il était fin prêt à remettre sur son visage vieillissant le masque du passeur. Au

programme de la soirée, l'incontournable ouverture de sa tragédie pédagogique : l'art de se perdre ou l'énigme du labyrinthe. Enfin, se dit-il, une nouvelle Odyssée peut s'amorcer.

L'entrée dans le monde inconnu

Aussitôt dépassé le vestibule de l'hôtel, malgré la fatigue, les étudiants se sentirent allumés, électrisés par une énergie nouvelle. D'ailleurs, à examiner de près ces jeunes voyageurs entrer en contact avec l'air athénien, on aurait dit un fluide sur le point de bouillir, une solution effervescente prête à jaillir, un geyser résolu à cracher d'un seul souffle son trop-plein. Ainsi, franchissant la frontière du monde ordinaire et de la routine quotidienne, ils prirent gaiement d'assaut les rues de la légendaire cité. La soirée avait beau être particulièrement chaude et humide, son atmosphère lourde et instable ne les incommodait pas. Au contraire, leur joyeuse et légère insouciance engendrait plutôt un rafraichissant vent d'optimisme. Simplement heureux d'être là, ils s'efforcèrent, tout en avançant à moitié étourdis, de ne pas perdre de vue leur avisé professeur. Il était rassurant de maintenir avec celui qui connaissait la ville un certain contact. Sans ce passeur éclairé leur exploration serait laborieuse, voire désastreuse. Aussi, ils attendaient ce moment depuis trop longtemps pour ne pas le saisir à bras-le-corps. Cette première soirée allait enfin les plonger dans l'abîme de la célèbre mégapole et c'était par ce saut dans le vide qu'ils allaient débiter leur quête. Si devant eux le passeur ouvrait les eaux, ils se tiendraient invariablement dans son sillage.

D'un pas léger, souple, le professeur progressait avec assurance. Lorsqu'il se retournait, il affichait un sourire radieux, un air bon enfant. Rien ne le rendait plus heureux, ses étudiants le savaient bien, que de partager avec eux ses précieuses connaissances. Ne leur avait-il pas, dans le confort d'une salle de classe, passionnément expliqué les principaux concepts, présenté avec éloquence les incontournables systèmes philosophiques ? N'avait-il pas, d'un souffle inspiré narré les grands mythes, incarné devant eux les puissances divines ? Ne s'était-il pas, à chaque fois que l'occasion s'y prêtait, investi sans retenue dans son rôle de porteur de savoir, d'oracle et de platonique compagnon ? Dorénavant, c'était à leur tour d'entrer en scène et d'assumer leurs rôles. Dès à présent, il leur fallait être capables, dans la mouvance d'Athènes, en suivant la cadence imposée par leur compétent guide, de repérer ces pensées dynamiques, ces échos antiques, et de leur donner sens. Le temps était venu d'oser s'enfoncer dans la noirceur du temple, là où l'initiation véritable commence.

Ils pénétrèrent, tout d'abord, les uns presque collés aux autres comme une longue procession, dans les rues étroites et bondées du quartier de Psyri. Tournant à droite sur Euripidou, puis à gauche sur Aristophanous, se dirigeant vers le sud-ouest sur Sarri, puis vers le sud-est sur Anargiron, ils comprirent sans tarder que leur guide prenait plaisir à arpenter presque aléatoirement ce quartier-labyrinthe. Déterminés à ne pas briser le rythme de celui qui éclaire la voie, ils essayèrent tout de même de mémoriser le tracé improbable de son invisible

fil d'Ariane tandis que le ciel se couvrait d'étoiles et qu'Athènes reprenait tranquillement vie. Pourtant, au fur et à mesure que s'enchaînaient les lignes droites et les virages, se concentrer devenait de plus en plus difficile. La nouveauté, l'étrangeté, les odeurs et surtout la chaleur suffocante les rattrapaient, les distrayaient et ralentissaient leur démarche. Aussi, maints signes leur rappelaient qu'ils s'aventuraient en terrain inconnu. Toutefois, la nuit étoilée, par-delà l'obscurité, amenait avec elle la promesse d'une douce lumière et ils gardèrent intact l'espoir d'une agréable rencontre.

Le chaos urbain

Enivrés par cette incursion dans la nuit athénienne, les étudiants demeuraient à l'affut du moindre bruit, de la moindre indication, de la plus subtile odeur. Leurs sens en état d'alerte prenaient le pouls de cet espace inédit. Ici, parmi les dizaines de bars et de minuscules terrasses d'Anargiron, ils observèrent les nombreux clients, assurément grecs, regroupés autour de quelques tables. Ceux-ci fumaient et partageaient des bouteilles de blanc. On parlait fort, riait, entrechoquait les verres, gesticulait avec fougue et dansait sur des scènes improvisées. Là, au croisement des rues Taki et Aisopou, des serveurs fiers portaient des cabarets lourdement chargés vers des convives heureux d'oublier les difficultés d'une autre journée. À près de 21 heures, on se rejoignait afin de partager le diner, d'échapper un tant soit peu aux tentacules de la pieuvre géante.

La musique des terrasses résonnait encore à leurs oreilles lorsqu'ils tournèrent sur la rue Ogigou.

Devant un commerce anonyme, un triste spectacle les attendait. Étalés sur le trottoir, de vieux estropiés sales et difformes tendaient leurs mains frêles pour quelques euros. Les étudiants, peu habitués à ces confrontations directes avec la misère du monde, furent aussitôt embarrassés et pris de pitié. La plupart, incapables de supporter l'appel de détresse, détournèrent le regard comme si, en l'ignorant, on pouvait échapper à l'horreur. En quelques pas, néanmoins, ils desserrèrent les dents. L'amer spectacle s'évanouissait dans la brume. Malencontreusement, alors que leurs sourires reprenaient forme et qu'une légère insouciance regagnait imperceptiblement leurs cœurs libérés, ils se frappèrent dès le coin de rue suivant à une bande d'enfants désabusés. Les jeunes, une dizaine de Tsiganes, chantaient avec mélancolie des comptines roumaines. Âgés d'à peine sept ou huit ans, ils erraient, pitoyables, en quête de passants à émouvoir. Gênés, voire dégoutés, les étudiants, soudainement trop conscients du chaos dans lequel on les entraînait, accélérèrent le pas. Ils se sentaient impuissants et coupables. Ainsi, ils n'espéraient plus que fuir et, cette fois, échapper définitivement aux griffes de cette tragédie. Plus encore, ils avaient envie de disparaître, de retrouver le confort de leur asile protégé, de se blottir dans la chaleur rassurante de leur chambre d'hôtel. Si Athènes nous donne parfois accès au sublime, c'est inévitablement par ce mélange hétérogène du plus beau et du plus laid. Athènes : miel et fiel d'une Europe sombrant dans une crise insensée.

Le professeur ne désirant pas faire durer cette initiation douloureuse quoique essentielle

Prologue

prit ensuite à gauche sur Apostoli, puis à droite sur Christokopidou. Un peu partout sur les murs défraîchis des immeubles à logements, sur les façades sales des commerces, puis sur le moindre panneau tordu, un art urbain riche et diversifié prenait possession de l'espace. Le changement de décor était radical. Les étudiants remarquèrent, étonnés, un tumulte de formes et de couleurs. Encore fragilisés par le choc, ils ne semblaient plus savoir où donner de la tête. Au ras des murs, ils tentèrent malgré tout de déchiffrer comme ils avaient appris à le faire avec les caractères grecs anciens de luxuriantes flores de tags et de blazes. Déstabilisés, ils ne leur trouvèrent aucun sens, aucune signification éclairante. Tantôt, à hauteur d'homme, ils examinèrent, curieux, des centaines de graffitis, des slogans déchirant l'espace, des mosaïques renversantes. Désorientés par ce réel foisonnant à mille lieux de l'artificiel ordre de leurs manuels scolaires, ils présentèrent bientôt les symptômes de ceux qui manquent soudainement d'air, qui perdent leurs repères. De ce fait, en levant les yeux vers les plus hauts édifices, parmi les vignes grimpantes et les fleurs multicolores, ils restèrent perturbés devant les géants colorés qu'ils trouvaient. Aussi, à chaque détour et dans les moindres recoins prenait forme devant eux un musée à ciel ouvert. Une autre agression faisait ainsi rage. Le sol tremblait.

Souvent, les étudiants inquiets, suivant un geste ou un mot du professeur, s'immobilisaient devant un évident chef-d'œuvre témoignant d'une effervescence créatrice hors du commun. Ils arrivaient

alors avec grande peine à apprécier le tableau. Parfois, ils se jetaient fébrilement en avant afin d'examiner ou de photographier quelconque symbole peint, gravé ou sculpté ne cherchant ultimement qu'à marquer un territoire, qu'à tracer une frontière. Apparemment, ils souffraient de manière de plus en plus évidente d'une fièvre vicieuse. Ainsi, dépassés par les événements qui les bouscullaient sans relâche, plusieurs commencèrent à se sentir essoufflés, voire étouffés par cette orgie de formes et de couleurs, par cette anarchie urbaine. Tous, néanmoins, résistèrent. Dans tous les cas, des voies de communication s'étaient ouvertes entre l'univers grec et eux. Aussi, plus ils cheminaient et plus ils vibraient corps et âme au rythme des hurlements irrisés de cette ville polymorphe. Certains garderaient à tout jamais les stigmates de leur confrontation avec ces imageries sauvages. D'autres rêveraient longtemps à ces bestiaires incongrus. Comment pourraient-ils ne plus songer à ce Minotaure allemand dévorant la jeunesse athénienne qui les avait surpris sur la rue Pitaki ? Par quel subterfuge de l'esprit pourraient-ils effacer de leurs mémoires l'apparition stupéfiante de dizaines de Méduses psychédéliques sur Arionos ? Est-il seulement possible de se débarrasser de ces graffitis puissants de centaures sanguinaires, de politiciens cauchemardesques aux visages de cochons, de sirènes dévorant un festin de tripes, d'anges de la mort et d'enfants à écailles, d'hommes sans visage, de squelettes tristes se disloquant dans l'espace, de corps nus s'enlaçant dans les flammes d'une cité pillée, de fillettes faméliques battues et menottées, ainsi que de chiens

enragés la gueule pleine d'écume ? Est-il même souhaitable de ne pas se rappeler que les expressions contestataires d'aujourd'hui reprennent inexorablement les masques du passé ?

L'aède et la narration du monde

Ils quittèrent finalement la folie de Psyri. Devant eux le professeur aguerri traversait la rue Ermou afin de gagner la place Monastiraki. Suivant sa trace et guidés par une musique festive, rassembleuse, les étudiants cessèrent de trembler pour retrouver un certain calme. Ils avaient vécu ensemble une première épreuve. C'est solidaires plus que jamais qu'ils mèneraient leur quête et qu'ils affronteraient les inévitables écueils d'un trajet en haute mer. Ils ne savaient pas où les mènerait cette recherche ni à quels obstacles ils devraient encore se frotter, mais désormais à la manière des Argonautes, ils formaient un équipage soudé. Le voyage pleinement vécu crée des liens précieux.

Sur la place Monastiraki, une foule impressionnante et bigarrée s'était assemblée. Au centre, on y jonglait avec le feu, frappait sur des tam-tam, dansait. Disséminés, des réfugiés clandestins tentaient de vendre au premier venu leurs bidules de plastique et leurs mauvaises imitations de montres de luxe. À quelques pas de la station de métro, au sud du grand cercle, des commerçants vantaient la fraîcheur de leurs fruits et s'agitaient derrière leurs étals. Des passants se frayaient un chemin à travers la foule et disparaissaient dans les ruelles du vieux quartier de Plaka aussi rapidement qu'ils étaient apparus. D'autres, profitant des pourtours

de la charmante église byzantine, littéralement encastrée dans les dallages de la place, reprenaient leur souffle et observaient un instant, immobiles, l'action incessante. Pour leur part, le professeur et les étudiants s'arrêtèrent aux pieds des estrades de métal et de bois faisant face à la petite église. Ils regardèrent la scène dans son ensemble quelques instants, puis portèrent leur attention vers une femme qui, se tenant sur le plus haut niveau des estrades, captivait par ses paroles et ses gestes un groupe d'enfants.

La femme, l'aède comme l'auraient désigné les anciens, gesticulait en narrant les exploits de grands héros du passé. On aurait dit une prêtresse, une oracle. Tantôt, elle mimait des scènes de combats. Tantôt, son visage déformé empruntait les traits d'un satyre ou d'un centaure. Bien qu'attentifs, les étudiants ne pouvaient saisir que des bribes de ces contes et légendes, mais suffisamment pour y déceler les échos tragiques des amours de Jason et de Médée, les pleurs d'Œdipe découvrant son infortune, les cris de folie d'Ajax se résignant au suicide. Dans tous les cas, ils retrouvaient parmi ces fragments épars des repères essentiels sans lesquels l'avancée devient pénible. De son côté, le professeur applaudissait chaudement les innovations narratives. Il semblait parfois ému par une interprétation nouvelle, par un angle d'attaque inédit. Observant ses étudiants si attentifs à ce travail de mise en scène et de réinterprétation, il était fier d'eux. Sous les étoiles d'un ciel de mai, ils restèrent suspendus longtemps entre le passé et le présent.

Prologue

Encore une fois, comme ils l'avaient si souvent accompli dans les nuits antiques, les chants de l'aède redonnaient espoir aux hommes capables d'émerveillement. Investie du pouvoir des muses, elle célébrait à nouveau le mariage sacré unissant chacun des êtres à cet univers éternel, elle offrait à ceux qui tendaient la main l'anneau du retour. Pour leur part, sans s'en rendre compte, les étudiants, entrés à leur insu dans cette parade nuptiale, recevaient de la femme envoûtante le plus précieux des dons magiques : l'art de narrer librement le mythe. De ce fait, armés, il reprirent confiance et appuyés les uns sur les autres tels les hoplites d'une solide phalange, ils se préparèrent au combat.

Déterminé à poursuivre le rituel initiatique, le professeur annonça à ses célébrants qu'il était temps de reprendre la route. Sachant que l'ascension ne faisait que commencer, il tourna sec les talons et traversa sans ralentir la place du nord au sud. Pour les étudiants secoués par ce départ soudain, une course folle s'amorçait. Sans hésiter, ils prirent à leur tour la place d'assaut et poursuivirent leur guide. Seulement, à peine une centaine de pas passés la grande place, alors qu'ils le rejoignaient enfin, le professeur s'arrêta brusquement. Silencieux, il demeura immobile devant la bibliothèque de l'empereur Hadrien. Mystérieux, il ne regarda pas l'édifice pourtant remarquable, mais offrit plutôt un regard exalté à son groupe. Les étudiants en furent destabilisés. Saisissant ce bref instant, le professeur se retourna aussitôt en pointant son index au loin. Les étudiants virent alors pour la

toute première fois la majestueuse Acropole se dresser entre terre et ciel. Sur le sommet de ce plateau rocheux massif, contrastant avec la rugueuse surface de calcaire de la falaise, ils repérèrent les marbres de l'Érechthéion et, en arrière-plan, du temple d'Athéna, le divin Parthénon. Les deux temples, grandioses, étaient alors éclairés par la lune ainsi que par les lumières artificielles. De cette manière, quelque part entre une révélation de la nature et le dévoilement d'un secret humain, l'univers mythologique des anciens Grecs s'immisçait dans leurs vies. Tandis que le professeur savourait l'effet de ce baptême en se frottant les mains, une multitude de pensées assaillit l'esprit de ses étudiants. Ils eurent l'impression d'un fugace vertige, comme si du haut de la montagne sacrée les dieux tendaient vers eux leurs puissants bras afin de les effleurer du bout des doigts. Leur quête était approuvée.

Cela dura quelques secondes. Le professeur garda le doigt en l'air tout ce temps comme si le flux de l'univers venait de se figer ou n'avait plus la moindre importance. Les étudiants médusés ne bougeaient plus. On ne rencontre pas tous les jours des dieux si anciens. C'est seulement au moment où le professeur rebaisa finalement le bras et se remit en marche que reprit également le cours du long fleuve cosmique. Les étudiants, encore sous le choc, le suivirent. À nouveau précipités dans le désordre de la faune athénienne, ils furent rattrapés par ce bas monde bruyant, puant, agressant. Ils avaient toutefois percé le cercle des initiés et acceptaient dorénavant l'omniprésence du tragique. Leur odyssée pouvait se poursuivre.

L'ascension dans la nuit

Depuis le site de la bibliothèque d'Hadrien, le professeur s'enfonça dans les ruelles du vieux quartier de Plaka et, sans en aviser ses étudiants, débuta l'ascension finale. Cependant, l'air lui-même, plus mobile et plus frais, indiquait une importante transition et, alors que les jeunes dépassaient les dernières maisons colorées s'agrippant à la pente, les muscles de leurs jambes se mirent à raidir. L'ascension dans les ruelles pittoresques était exigeante.

Ayant contourné l'Agora grecque du côté est en passant derrière la magnifique Stoa d'Attale, ils débouchèrent finalement, en sueurs, directement au pied des falaises de l'Acropole sur le chemin sacré qu'empruntaient les anciennes processions. Devant eux, la voie pavée, usée par les siècles, s'étirait dans le noir. Un profond silence régnait. Le groupe s'engagea sur le dernier trajet devant les conduire aux portes de la Cité des dieux. Étrangement, l'effort soutenu parut non pas aisé, mais agréable. Il y avait dans l'expérience de la souffrance quelque chose de nécessaire. Ainsi, la cadence du groupe avait beau être lente, presque laborieuse, chacun souriait. Dans un silence solennel, sous les constellations méditerranéennes, les voyageurs apprenaient par leur souffrance, devenaient par leur peine.

Le tribunal d'Arès

Ils demeurèrent quelques heures assis sur l'énorme monolithe de marbre gris de l'Aréopage. Autour d'eux, des jeunes locaux jouaient de la guitare, chantaient, fumaient, buvaient et riaient. De là-haut, la nuit dominait la ville prise au piège entre

la mer et les montagnes. Le calme céleste contrastait de manière radicale avec le fourmillement des voitures. L'organisation du cosmos rendait comique le désordre architectural. L'impression d'être hors du temps et de l'espace commun relativisait le poids de l'histoire, les crises de l'Europe, les inégalités du Grand Capital. Là-haut, sur la colline d'Arès, là où siégeait jadis un puissant tribunal, l'on se sentait étrangement chez soi. Les voyageurs étaient heureux. Bien calé dans un creusement de la pierre, le professeur souriait. Il écoutait attentivement ses étudiants réinventer les mythes anciens, jouer avec le matériau mythologique. Sereinement, ils célébrèrent par la parole cette première initiation. Leur professeur avait tracé le chemin dans Athènes, c'était dorénavant à leur tour de démontrer que la vérité éternelle des dieux n'a de sens que parce qu'on la revisite sans cesse.

Pour celui qui ose interpréter le mythe, le réinventer, les héros ne sont que des guides, les paysages dépeints que des aperçus de mondes possibles, les dieux que des utopies et les aèdes que des plateformes à partir desquelles il faut oser plonger.

L'ÉVEIL



LA NAISSANCE D'ATHÉNA

Je patrouillais les rives du lac Triton lorsque j'eus soudainement la conviction que mon crâne allait éclater en mille fragments. Mon cerveau semblait tordu par les mains puissantes d'un géant aux cent bras. Il voulait s'aplatir comme écrasé par le poids du monde qu'Atlas aurait abandonné, s'enfoncer dans ma gorge comme s'il voulait à tout prix fuir vers l'Hadès, se plisser à l'arrière tel un sol donnant naissance à une chaîne montagneuse. J'eus si mal qu'instantanément mon cou se paralysa, ma vue se brouilla et s'obscurcit jusqu'à voir noir. Aussitôt, je m'écroulai et mordis la poussière. De forts vents, m'ayant aperçu tituber, me soufflèrent leur chaude haleine au visage. J'étais déjà inconscient.

Je demeurai recroquevillé au sol longtemps et lorsque je recouvrai la vue la lune veillait déjà sur une nuit nouvelle. Ma tête me faisait souffrir atrocement. Je me serrai la boîte osseuse à deux mains comme s'il fallait ainsi la maintenir dans un puissant étau afin d'éviter qu'elle ne se fende. De mes doigts, je sentis qu'une gigantesque veine me traversait le front à la verticale. Elle battait la

chamade au rythme des pas d'un cheval qui charge. Mes cheveux ainsi que ma noble barbe étaient inondés d'une sueur visqueuse presque résineuse. En ancrant solidement mes deux poings au sol, je me redressai péniblement. Un pied après l'autre, je me relevai enfin. Le lac Triton était calme, ses rives désertes. Les vents, sans doute gênés de leur échec, s'en étaient allés. J'inspirai profondément à plusieurs reprises. Cela calma la douleur et me donna suffisamment d'énergie pour reprendre ma marche. La crise semblait être passée.

Je ne fis que quatre ou cinq enjambées, tout au plus, lorsque mes oreilles se mirent à siller de manière si aiguë que je retombai aussitôt sur mes genoux. Mon crâne se déforma comme la surface d'un volcan prêt à cracher des amas de pierre, de cendres et des fleuves de feu. J'entendis l'os de mon front craquer avec éclat. À l'endroit même où se gonflait plus tôt une énorme veine, je sentis que deux plaques osseuses entraient en friction et se repoussaient l'une et l'autre. Incapable d'en supporter davantage, je me frappai violemment la tête au sol. Une fois, deux fois, puis sans compter. Je saignai abondamment, mais la douleur ne se calma pas. Au contraire, des spasmes s'ajoutèrent aux craquements, puis mes yeux me trahirent une seconde fois. Pourtant, je me frappai encore la tête au sol. À chaque choc, la terre se creusait un peu plus mais la douleur, loin de s'atténuer, s'intensifiait. J'eus à peine le temps de crier «Hermès» que je m'évanouis à nouveau dans un bain de sang royal.

Il y avait de cela bien longtemps, Ouranos, le ciel étoilé, révéla au roi des Olympiens un cruel oracle. « Viendra un enfant, fils de Métis, qui renversera à lui seul le trône de l'Olympien lanceur de foudre. » Cette révélation, Ouranos le céleste l'avait ouïe de la bouche même de la Terre-Mère. Celle-ci, en constante rébellion contre les forces mâles qui menaçaient de la dompter, fomentait, encore une fois, le renversement de la tyrannie des souverains. Après la castration d'Ouranos et la chute de Cronos, le règne de Zeus devait à son tour prendre fin.

Hermès me rejoignit finalement sur les berges calmes du lac. Mon appel n'avait pas été vain. Le rapide messager des dieux ne put que constater ma souffrance. Le mal lui semblait trop important pour intervenir par des herbes ou de quelconque massage. Devinant la nature de ces insupportables douleurs, il me conseilla une solution drastique exigeant de lourds moyens. Seul l'habile Héphaïstos, me dit-il, pourrait intervenir dans un cas aussi grave. Il repartit donc aussi rapidement qu'il m'avait joint à la recherche du maître des forges souterraines.

Le divin boiteux arriva à son tour sur cette terre de Libye. Hermès lui avait expliqué le mal qui me rongait et le géant s'était équipé en conséquence. Il portait sur son robuste dos, soutenus par deux larges sangles de cuir, une hache terrifiante, un énorme maillet ainsi qu'un coin de fer massif. C'était sa

pharmacopée. Je lui demandai sans autre préambule de me fendre le crâne sur le coup. Je devais laisser sortir la bête qui menaçait incessamment de s'extraire avec bien plus de dégâts. L'artisan du Mosychlos, tremblant un instant, prit une grande inspiration, puis de ses énormes mains saisit ses instruments.

La première conquête de Zeus, roi de l'Olympe, fut la magnifique Métis, déesse de la raison, de la prudence et de la sagesse. Leur union ne fut cependant pas chose simple. Zeus dut déployer toute sa ruse pour l'approcher, la séduire et la conquérir. Apeurée par l'imposant barbu, elle tenta d'abord de fuir, mais où qu'elle aille Zeus la rejoignait à l'instant. Elle lui expliqua ensuite son désir de rester vierge, mais l'Olympien par des mots enjôleurs réussit à capter son attention et à la calmer. Il lui rappela leur ancienne complicité, celle-là même qui avait permis de détrôner l'infâme Cronos. Il la nomma la conseillère, sa conseillère. Il lui dit comment l'un et l'autre gagneraient à être ensemble, à s'unir, comment leurs puissances se conjugueraient sur la terre et dans le ciel. Bientôt, collés l'un à l'autre, ils commencèrent à se caresser tendrement. Tout d'abord du bout des doigts, avec pudeur. Ensuite, avec un peu plus d'assurance, mais toujours doucement, sensuellement tout au plus. Zeus, patient, ne cessa de lui chuchoter à l'oreille des mots doux et des compliments mielleux. Il sentait bien que la déesse commençait à faiblir. Finalement, étendus nus l'un sur l'autre, réunis, ils découvrirent

enfin les plaisirs de la procréation. Métis porterait le premier rejeton de Zeus : une jeune déesse, Olympienne, naitrait bientôt.

Confiant dans ses gestes malgré l'incongruité de la tâche, Héphaïstos posa son massif coin sur mon crâne déformé et ensanglanté en le tenant fermement de sa main gauche. Je fermai alors les yeux, bien conscient que de la main droite il élevait son lourd maillet. Lui ne perdant pas de vue le point d'impact ramena la masse d'un mouvement circulaire qui fendit l'air tout autour. Lorsqu'enfin les deux corps entrèrent en contact, je fus plongé dans un profond silence, absorbé par un vide sans nom, malgré le tumulte épouvantable qui secoua les alentours d'une vague sonore ahurissante. J'entrevis seulement l'eau calme du lac se rider. Puis, finalement, j'entendis les feuillages environnants bruisser au rythme de secousses invisibles. J'aperçus aussi des éclats d'os précipités au loin par la déflagration. Hermès, devant moi, se protégea les oreilles en les couvrant de ses mains. Sans avertissement, je m'écroulai encore une fois. Les deux genoux dans la poussière, le front ruisselant de gouttelettes de sang, le dos inondé de sueur, je la vis surgissant de mon crâne démolí.

À peine avait-il mêlé sa divine semence aux bouillantes entrailles de la titanide Métis, que

Zeus, n'oubliant pas l'oracle de la Terre-Mère que lui avait révélé Ouranos, attira à nouveau vers lui sa compagne. Il la serra sans doute un peu trop violemment. Celle-ci, comme prise de panique, s'écarta de son étreinte, affolée et méfiante. Deux ou trois fois pourtant, il tendit à nouveau ses puissants bras pour la saisir, mais à chaque fois la fille d'Air et de la Terre-Mère lui échappa. Se penchant alors simplement vers elle en mimant celui qui ne demande plus qu'un baiser, il ouvrit si grande sa bouche qu'en un seul mouvement il entourra de ses lèvres charnues la pauvre fille et l'avala d'un seul coup sans plus d'hésitation. Métis fut absorbée dans la chair même du roi des hommes et des dieux. En s'incorporant à l'Olympien, elle ajouta à son incroyable puissance. Dorénavant, Zeus jouirait d'une ruse sans égale, d'une intelligence et d'une ingéniosité hors pair, mais surtout d'une fille vierge issue de son propre sang, de son propre corps par parthénogenèse.

Athéna m'est apparue éblouissante. La chair de ma chair portait déjà l'armure de bronze qui ferait trembler le sol. Elle jaillit de mon crâne en hurlant et ce cri, comme une réplique du premier choc sismique provoqué par le coup du divin forgeron, déracina des milliers d'arbres et ouvrit d'importantes failles que le lac Triton remplit immédiatement de son eau précieuse. Hermès, les oreilles couvertes, se prosterna devant le prodige. L'apparition d'une telle puissance ne pouvait que bouleverser. Personne

La naissance d'Athéna

n'aurait pu être préparé à tant d'éclat. Ainsi, tous les témoins furent profondément déconcertés. Héphaïstos, les deux mains encore chargées de son outillage, se figea sur place, bouche bée et le teint pourpre. Pour ma part, je regardai ma fille. J'étais fier, ému, émerveillé. Elle me sauta sans attendre, sans hésiter, dans les bras et m'enlaça comme aucune femme ne l'avait encore fait. C'était bel et bien ma fille, Athéna l'enfant de Zeus.

L'on raconte encore que sur tout le territoire grec et bien au-delà, le cri de la jeune déesse surgissant du crâne éclaté de son père fut entendu. Des hommes tremblèrent, des animaux tentèrent de fuir, des fleuves changèrent leur cours. L'on raconte aussi qu'en la voyant surgir de la fissure qu'avait ouverte son maillet, Héphaïstos en tomba amoureux. Foudroyé par un amour que l'on n'oublie jamais.

LA TENTATION DE PASIPHAÉ

Elle s'était introduite à moitié dévêtue dans la charpente de la génisse. Son sexe, déjà excité par les promesses de la journée, se juxtaposait parfaitement à l'orifice de l'animal artificiel. La construction de métal et de bois qu'avait imaginée pour elle l'ingénieux Dédale lui convenait parfaitement. À l'intérieur de la structure, ses jambes, reposant à la verticale, s'inséraient dans les pattes de la jeune bête. Son bassin et ses fesses, légèrement retroussés, pouvaient compter sur des appuis confortables alors que le haut de son corps s'allongeant à l'horizontale retrouvait une station de repos très satisfaisante. Il y avait jusqu'à la tête de la génisse qui offrait à la jeune reine une source d'aération et de lumière généreuse, en plus de lui permettre de voir la scène extérieure prendre forme. Ainsi positionnée, Pasiphaé attendait le moment de la rencontre avec impatience. Elle désirait la jouissance et, par cette inventive métamorphose, le grand Dédale lui en avait fourni l'opportunité.

C'est dans l'atelier du brillant architecte et ingénieur du roi qu'avait pris forme ce fantasme délirant. La reine s'était secrètement présentée en plein cœur de la nuit. Après avoir exigé le secret, elle l'informa de sa fulgurante passion pour l'animal et de son désir bestial de le recevoir entre ses cuisses. Prêtant serment, Dédale, fébrile, esquissa aussitôt quelques plans sans même questionner la moralité d'un tel projet. Aussitôt, il interrogea son inventaire, mesura sa souveraine et rapporta chacune des données récoltées sur des croquis de plus en plus convaincants. Après moins d'une semaine de travail acharné, il convia la reine pour une deuxième rencontre nocturne. À ce moment, il put lui dévoiler la version finale de son originale création.

On aurait dit une véritable génisse. Ses dimensions avaient été légèrement modifiées afin que Pasiphaé puisse y tenir sans malaise, mais l'ensemble n'en était pas affecté pour autant. De plus, compte tenu de la taille du taureau convoité, une génisse subtilement plus grande que nature ne poserait aucun problème. De toute manière l'essentiel de l'artifice y était. Ainsi, sur une structure externe de bois léger et mince, bien que résistant, Dédale avait étendu les peaux intactes de deux génisses sacrifiées. Aussi, afin de respecter en chaque point les formes naturelles de l'animal, s'était-il appliqué à rembourrer çà et là de paille les jambes, les cuisses, la croupe, les fesses, la queue, les flancs, le garrot et la tête. C'était à s'y méprendre. Finalement, afin de permettre une certaine liberté de

mouvement, il avait imaginé et conçu une ossature modulable ainsi qu'un système de roues de métal. Chacune d'elles était recouverte sur sa circonférence d'une épaisse couche de cire et de résine facilitant les mouvements et absorbant une partie des chocs inévitables. Positionnée sur un terrain plat et dégagé, elle se déplacerait à merveille.

Plusieurs aujourd'hui encore s'interrogent sur la genèse de cet amour insensé, sur l'origine de cette bestiale folie. Sous quels cieux fut conçu le terrible hybride ? Quel cruel dessein poussa la resplendissante Pasiphaé à s'offrir ainsi au plus blanc des taureaux ? Quel dieu immonde peut ainsi conduire une fille pure et dévouée sur l'autel du sacrilège ? Quel homme horrible peut inspirer à sa femme de telles actions de rébellion ?

Tout cela a commencé le jour même de la mort du grand roi de Crète. Ce jour-là, trois fils revendiquèrent leur droit d'accéder au trône : Sarpédon, Minos et Rhadamanthe. Afin de prendre seul le pouvoir et d'imposer son règne selon une justice divine, Minos se vanta devant tout son peuple qu'à sa seule demande les dieux exauceraient ses vœux. On exulta aussitôt de joie, mais on exigea immédiatement une preuve. Nerveux, Minos pria alors devant tout son peuple Poséidon de lui venir en aide et de faire apparaître sortant des flots un divin taureau blanc. Le dieu, maître des mers et des forces telluriques, acquiesçant à sa demande, fit bientôt trembler le sol et jaillir parmi un nuage

La tentation de Pasiphaé

de poussière et des éclats de roc un taureau blanc, puissant, gracieux et fier. L'animal, sortant des flots, nagea jusqu'au rivage et rejoignit Minos devant la foule en liesse.

Minos, par ce présage signalant son droit divin, put rassasier son désir démesuré de posséder le plus important trône de Crète. Cependant, en tout respect de l'entente passée avec le terrible dieu, il devait maintenant, lors d'une grandiose cérémonie, sacrifier le majestueux animal. Malheureusement pour lui, car les conséquences qu'il encourrait étaient monumentales, Minos, trop impressionné par la beauté pure du taureau, l'envoya rejoindre son troupeau et sacrifia, à sa place, une autre bête sur l'autel consacré.

Afin de venger l'affront dont il avait été victime, Poséidon fit preuve d'une cruelle ingéniosité. Il attendit tout d'abord que Minos prenne femme et, lorsque celui-ci épousa la belle Pasiphaé, il fit en sorte que la jeune reine soit éperdument éprise d'amour pour le blanc animal. C'est donc une triple sentence qu'il infligea à l'intrépide et sacrilège roi : l'infidélité monstrueuse de sa propre femme, la participation du taureau blanc à la fragilisation de son règne, puis surtout l'ombrage éternel d'un épouvantable fils né de la plus ignoble union, Astérion le Minotaure.

LES DACTYLES

Rhéa, la Titanide, portait en son fertile ventre le divin Zeus. Déjà enragée par le funeste destin promis à son fils, elle résistait difficilement aux douleurs de ce corps torturé se préparant à donner naissance. Rarement on avait vu une femme si triste d'être enceinte. Jamais encore on n'avait assisté à une grossesse aussi laborieuse.

Cronos, presque insensible aux souffrances de sa sœur et épouse, ne songeait qu'à préserver son règne. Évitant que l'oracle d'Ouranos, son père, ne se réalise, il se tenait à l'affût de chacun des accouchements. Ainsi, encore une fois, il était décidé à avaler ce fils susceptible de le détrôner. Encore une fois, il ne permettrait pas à Rhéa d'accueillir dans ses bras de mère l'enfant qu'elle avait engendré.

La délivrance eut finalement lieu et de manière prématurée, fort heureusement. Cronos, n'ayant

pu cette fois prévoir l'évènement, ne présidait pas au chevet de son épouse. Rhéa savait toutefois que l'ogre ne tarderait pas à apparaître et qu'il n'avait qu'un projet en tête. Aussi, dès qu'elle sentit les premières secousses irradier son ventre, elle se mit à pousser de tout son être. Puis, à chaque retour des contractions, elle s'efforça encore et encore, serrant les poings, cambrant le dos, raidissant les jambes. Elle savait qu'une occasion unique lui était offerte. Elle devait sauver ce fils.

Ces efforts furent si considérables que l'enfant qui aurait dû mettre des heures à montrer sa tête annonçait déjà sa venue en brandissant hors de la fente maternelle un poing fermé et conquérant. À ce moment, l'angoisse et la douleur étaient telles que Rhéa, afin de se soulager de cette impitoyable torture, enfonça dans la terre ferme les doigts de ses deux mains. Aussitôt, les ongles de la déesse creusèrent le sol argileux et s'agitèrent sous la surface afin de trouver ancrage. De toutes ses forces, la mère de Zeus pénétrait le sol en tentant désespérément d'entrer en contact avec une quelconque puissance tellurique. Comme si l'enracinement de ses doigts allaient lui donner accès aux énergies souterraines ou lui permettrait de canaliser ses souffrances dans un seul et grandiose jaillissement, elle forait désespérément.

Par une conjonction exceptionnelle de souffrance, de désir et d'énergie chthonienne, il se produisit alors et de manière simultanée à la naissance de l'enfant Zeus un phénomène hors du commun. Les doigts de la déesse, allant et venant dans les sillons nouveaux de la Terre-Mère, donnèrent naissance, pour ceux

de la main droite à cinq hommes, pour ceux de la main gauche à cinq femmes : les Dactyles.

Prenant aussitôt à leur charge le jeune Zeus, ils transportèrent l'enfant en danger de mort jusqu'à la grotte crétoise du mont Ida. Collaborant les uns avec les autres à l'intérieur de l'ancre afin d'offrir à l'éventuel roi des dieux et des hommes l'enfance la plus confortable, les Dactyles sauvèrent l'enfant. Le secret de leur existence, la qualité de leur soin, la cohérence de leur action offrirent au fils de Rhéa l'opportunité de se développer sainement. De son côté, la brave Rhéa, presque totalement épuisée par la charge énergétique qu'elle avait dû livrer, replongea furieusement la main droite dans le sol fécond et en retira un bloc de roc de la taille d'un enfant. Déchirant ensuite une pièce du drap de lin qui l'enveloppait, elle l'emballa. Au moment même où le tissu venait de se refermer sur lui-même, camouflant du même coup la masse minérale, Cronos, d'une main féroce la saisit et la dévora.

On raconte aujourd'hui que les Dactyles, protégés des Olympiens, accédèrent à l'immortalité. Cependant, jamais ils ne refirent surface, trouvant dans l'ombre de la Terre un milieu de vie tout à fait adéquat. Ainsi, il est dit que les cinq femmes, en tant que prêtresses président pour la Terre-Mère aux rituels d'incubation. Pour leur part, les cinq hommes agiraient à titre de gardiens des antres sacrés.

ÉGISTHE AMOUREUX

Depuis près de dix longues années, je vivais comblé auprès de mon amoureuse Clytemnestre. À nous deux, nous assurions la bonne santé du palais et de toute l'agglomération de Mycènes. Pendant l'absence du *Wanax*, du tout-puissant Agamemnon, nous régnions sans partage depuis la haute forteresse sur l'ensemble de la cité. En l'absence des grands seigneurs, notre tâche était lourde. Il fallait s'assurer du maintien de l'ordre, de la régularité des approvisionnements, de la bonne marche du commerce ainsi que de l'ensemble de la gestion du trésor central. À nous deux, nous maitrissions si bien la situation que la ville n'avait jamais été aussi prospère et ses habitants aussi heureux. En plus, nous nous aimions.

Dès l'ambassade de Ménélas auprès d'Agamemnon, je m'étais ouvertement opposé à l'idée d'amener nos hommes et vaisseaux vers la riche Troade. Lorsque l'expédition fut confirmée, je refusai obstinément d'y prendre part et insistai pour

m'occuper des affaires de Mycènes. Agamemnon, obnubilé par ses idées de guerre, de vengeance et de conquête, m'entendit avec un certain mépris, mais me confia tout de même son royaume au départ de la grande flotte achéenne. Mycènes avait besoin d'un homme pour s'occuper d'elle et je sacrifiai sans hésiter mes propres intérêts guerriers au profit de mon amour pour la ville ainsi que pour celle qui deviendrait sous peu mon amante et ma fidèle compagne.

Jamais auparavant je n'avais avec tant de passion aimé une femme. Tout d'elle m'excitait, me charmait, m'émerveillait. Comment pouvait-on, me disais-je continuellement, abandonner un si magnifique joyau au seul profit d'ambitions démesurées ? Jamais, je n'aurais quitté pareil trésor, laissé à elle-même une femme si exceptionnelle. Cependant, l'amour réciproque auquel j'aspirais dorénavant ne fut pas le résultat d'un de ces coups de foudre déterminés par d'occultes puissances opérant au-delà des hommes. Au contraire, je dus me montrer patient et travaillant avant de recevoir de Clytemnestre un premier baiser, avant de sentir sur mon corps sa peau parfumée, avant de partager sa couche. Ainsi, notre amour fut-il plutôt le fruit d'une véritable rencontre, la conséquence de notre pleine et entière liberté. Il n'en était ainsi que plus beau, que plus vrai. Doucement, au fil des jours, nous apprenions à nous connaître, à nous comprendre, à nous apprécier. Nous nous sommes enfin aimés parce que nous

nous sommes ultimement choisis. Nous savions néanmoins quel destin cela nous promettait. Nous assumions pleinement.

Pendant l'absence du grand roi, nous imaginions toutes sortes de scénarios. J'étais prêt à prendre soin de ses enfants, à lui en donner d'autres si elle le désirait. Je lui aurais offert tous les enfants du monde si elle l'avait voulu. À un moment donné, je réalisai même que je quitterais tout pour elle, qu'aucune pauvreté, qu'aucun voyage ne saurait m'effrayer. Tant et aussi longtemps que nous étions ensemble, nous pouvions affronter tous les périls, tous les écueils. Unis, nous pouvions triompher. Mariés, nous osions croire à la puissance de l'amour.

Lors du sacrifice d'Iphigénie, je fus confronté à la plus profonde détresse et la plus violente colère que j'aurais pu imaginer. Pauvre Clytemnestre dévastée. Avec elle, j'ai haï Agamemnon, j'ai crié, j'ai pleuré, je me suis arraché les cheveux. Longtemps nous sommes demeurés l'un et l'autre enlacés, littéralement corps et âme soudés, en osmose. Son deuil fut aussi le mien, sa colère mienne, notre haine commune, notre désir de vengeance un avenir partagé.

Les années passèrent et la douleur due à la perte de sa fille, sans disparaître, était maintenant canalisée vers des œuvres constructives. Clytemnestre était une grande reine et n'avait pas de noblesse que le titre puisqu'elle portait véritablement attention au bien-être de toute sa communauté. Alors que je m'occupais d'affaires de commerce ou que je prenais part à des négociations corsées, elle organisait des fêtes, supervisait les grands rituels, allait

visiter les artisans, les cultivateurs, les mères laissées seules au foyer. Lorsque certains étaient très malades, elle n'hésitait pas un instant à utiliser tout notre réseau, tous nos contacts, tout notre pouvoir, pour faire venir à Mycènes des prêtres, des devins, des sorcières, des chirurgiens, des maîtres en pharmacopée. Elle avait tellement son peuple à cœur que jamais, sans l'affront inexcusable d'Agamemnon, elle ne l'aurait privée de son *Wanax* légitime. Au retour du roi, nous lui aurions avoué notre amour et, sachant que la cité retrouvait son souverain protecteur, nous aurions accepté l'exil sereinement. Sans doute aurions-nous même assumé de mourir pour ne plus être séparés. La mort de la vierge Iphigénie avait toutefois tout bouleversé. Aussi, malgré le fait que nous avons traversé le deuil ensemble, solidaires, et que notre souffrance s'était apaisée, nous étions dorénavant déterminés plus que jamais à faire payer au plus cruel des époux, au plus vil des pères, sa soif de pouvoir disproportionnée.

Après dix longues, mais inoubliables années, l'expédition achéenne quitta victorieuse la fertile plaine de Troie. Les héros grecs ayant survécu à l'exigeant siège ainsi qu'aux impitoyables affrontements se couvrirent d'or, de gloire, reçurent chacun leur part de l'immense butin de guerre et quittèrent enfin cette contrée étrangère pour retourner chez eux. Le grand roi Agamemnon, dorénavant glorieux, pouvait à nouveau revendiquer son bien : le trône de Mycènes.

Égisthe amoureux

Un matin, alors que l'aube s'affirmait avec peine, de rapides messagers vinrent nous prévenir de l'arrivée des grands vaisseaux. D'un instant à l'autre, Agamemnon allait à nouveau fouler le sol de ses ancêtres. Nous étions prêts à l'accueillir.

LA SEMENCE ROYALE

Je suis Erichthonios, fils d'Héphaïstos et de Gaïa, quatrième roi d'Athènes. Je suis né de l'amour aveugle de mon père, le divin boiteux, pour la déesse aux yeux pers, Athéna. Je le répète, je suis pourtant fils de la Terre-Mère. Cependant, c'est bel et bien Athéna, protectrice d'Athènes, qui m'éleva et me guida vers la royauté de sa prestigieuse cité. Il ne fait aucun doute que mon corps, moitié homme moitié serpent, témoigne à la fois de mon origine chtonienne ainsi que de mon ascendance olympienne.

Héphaïstos, l'artisan des dieux, ruisselait de sueur au cœur de ses forges chaudes. Depuis des semaines, il modelait le métal encore incandescent en martelant sur ses lourdes enclumes des tiges gigantesques. Sans relâche, il préparait ses feux, alimentait ses foyers, saisissait avec d'énormes tenailles les pièces à travailler, les chauffait, les trempait, les pliait, les pilonnait encore et encore. Son corps, puissant et robuste, était noirci de toute part. Ses jambes courbées, son dos bossu, ses mains

sales et usées le faisaient souffrir péniblement. Il ne faiblissait toutefois pas à la tâche. Au contraire, sans se reposer ni même s'exposer ne serait-ce qu'un instant à la lumière du jour, il s'obstinait à créer des objets exceptionnels : épées, boucliers, lances, casques, cuirasses, cnémides, etc. Dans chacun de ses gestes, l'habile forgeron exprimait son génie et tout son savoir-faire. Une guerre légendaire s'annonçait. Des dieux demanderaient à être vêtus pour le champ de bataille. Des hommes devraient être couverts par une gloire divine. Lui, l'hirsute sauvage, le créateur solitaire, le maître des souterrains du Mosychlos, à l'écart des combats qui se tiendraient sur la fertile plaine de Troade, devait fournir les armes. C'est de cette manière singulière qu'il s'inscrirait dans la légende troyenne.

Ce matin-là, Hermès, le fidèle messager des dieux, se présenta aux portes de son palais. Il venait annoncer à Héphaïstos l'arrivée prochaine de la vierge Athéna qui prévoyait en ce jour visiter ses forges. Le géant malformé le remercia. Soucieux, nerveux, il savait pourtant que la magnifique déesse devait venir prendre possession de sa nouvelle armure. Cependant, à chaque fois qu'il s'approchait un tant soit peu d'elle, c'était inévitable, il perdait ses moyens, ne trouvait plus ses mots, cafouillait et se sentait profondément gêné. Cette nouvelle visite, songea-t-il, ne ferait pas exception à la règle. Toutefois, il était impatient de lui dévoiler ses merveilles. Ainsi, bien qu'il accordait une grande importance à tout ce qu'il créait par le dur labeur de ses fortes épaules, de ses infatigables bras et de ses précises mains, il avait dédié aux assortiments d'Athéna une

attention bien particulière. Il y avait mis de son âme, de ses tripes et de son cœur.

Athéna arriva au palais du forgeron au milieu du jour. Le dieu bossu l'accueillit avec beaucoup de courtoisie. Il réussit même à faire bonne impression tant il soignait ses manières. Trop souvent rustre et peu habitué à la fréquentation des autres dieux, il devenait souvent difficile d'approche et peu loquace. En présence de la déesse, il se fit ce jour-là volubile, fraternel. Il échangea avec la divine vierge toutes sortes de propos, prit des nouvelles de l'Olympe, discuta des guerres des hommes, s'essaya même à des traits d'humour. Après lui avoir fait visiter son palais, il dirigea la déesse vers ses forges. Fier de ses installations, il expliqua avec moult détails les bases de ses techniques et conserva sans effort une attitude commode et débonnaire.

Vint, fatalement, le moment de l'essayage des armes. Impressionnée par le travail d'Héphaïstos, Athéna voulut sur-le-champ revêtir ses nouvelles parures. Ce faisant, elle s'écarta quelque peu de manière à disparaître dans l'ombre et retira son vêtement. Complètement dénudée, elle ne s'aperçut pas qu'imperceptiblement les feux de la forge s'étaient activés, avaient pris de l'ampleur et, qu'en conséquence, une lumière dansante l'éclairait indirectement. Sous des tons de jaune, de rouge et d'orange, son corps totalement nu semblait valser lascivement dans l'espace.

Demeuré en retrait, Héphaïstos ne put s'empêcher d'observer la scène. Devant lui, le corps de la déesse semblait s'offrir sensuellement. Ses seins, ses lèvres, ses fesses, ses hanches, ses genoux,

ses bras blancs immaculés. Il n'en fallait pas plus pour réveiller la bête, pour exciter le forgeron. Saisissant sa tige, inconsciemment, instinctivement, le pauvre artisan emporté par la fièvre la frotta à toute vitesse. Celle-ci s'emplit immédiatement de sang, grossit, grandit, rougit. Héphaïstos perdit la tête, devint ivre fou. Le souffle haletant, la bouche grande ouverte, il se donnait entièrement à la tâche. Il n'était plus dieu, mais animal, voire pure pulsion sexuelle. Finalement, Athéna, satisfaite, se retourna et vit à quelques pas d'elle le bossu exhibant son énorme verge. À peine eut-elle le temps, en levant les bras au ciel, d'évoquer sa surprise, que l'engin prêt à exploser laissa jaillir vers elle une quantité phénoménale de sperme. Adroitement, sans même réfléchir, elle esquiva une première vague qui se perdit dans l'énorme cuve d'un four. La seconde projection ne lui laissa aucune chance. Bien qu'elle réussit à demeurer en grande partie au sec, son genou, sa cuisse et son mollet droits furent entièrement aspergés.

Dévisageant tout d'abord le pauvre animal hors de lui, elle ne lui adressa pas le moindre reproche, mais demeura de marbre et, offusquée, ne lui accorda plus la moindre attention. Pour elle, il n'existait tout simplement plus. Il avait osé, quoique accidentellement, offenser sa pudeur, elle ne lui pardonnerait pas, ne l'oublierait jamais. Héphaïstos, pétrifié ne bougea plus, ne parla plus, restant imbécilement l'organe à l'air. Visiblement, il avait été dépassé par les événements, emporté par une incontrôlable passion. Péniblement, il prenait conscience de ses actes. Athéna, bien que dans une effrayante colère,

à le voir ainsi paralysé, comprit également que le dieu n'avait pas pu résister aux puissants instincts investissant sa chair. Cependant, si elle pouvait comprendre, elle n'allait pas excuser. Aussi, se contenta-t-elle de ramasser sur le premier établi venu un torchon de laine et quitta les lieux d'un pas pressé et pesant. En sortant du palais, elle leva, dégoutée, les yeux au ciel, nettoya les traces de l'attaque obscène et lança au loin le chiffon imbibé de la semence du bossu. Le torchon, propulsé par la colère d'Athéna et porté par des vents violents, se rendit jusqu'à Athènes. Là-bas, en entrant en contact avec le sol de l'Attique, il laissa se répandre le fluide de vie. Plus tard, la terre athénienne fécondée par ce sperme divin donna naissance à un être moitié homme moitié serpent. Troublée, la pourtant généreuse Gaïa abandonnera l'enfant en refusant même de l'élever. Ce fruit du viol, source de gêne pour sa mère, source de honte pour son père règnera pourtant un jour sur Athènes. Il portera alors le nom d'Erichthonios.

Je suis Erichthonios, fils d'Héphaïstos et de Gaïa, la Terre-Mère. Aussi, l'on me surnomme « la laine sur la terre ». Depuis ma grotesque naissance, Athéna me porte sous son aile. C'est elle et elle seule qui m'élève. J'en suis fier et reconnaissant. La déesse vierge est ma mère. Quoi que je dise, quoi que je fasse, je ne cherche qu'à lui rendre gloire. C'est moi, son fils, qui ai officialisé son culte dans la cité. C'est moi, son protégé, qui lui ai construit

La semence royale

un temple, le majestueux Erechthéion. C'est moi, son serviteur, qui ai créé sa grande procession, les Panathénées. Je suis Erichthonios, né de la suie, de la laine, de la pierre, du métal, du feu et de la terre : je suis l'enfant d'Athéna.

LES NEUF MUSES

Sur le sommet de l'Olympe enneigé, alors qu'Ouranos et Éole encourageaient les vents du nord à virevolter en formant des spirales d'argent, Zeus à la voix puissante attendait sa promesse. Escortée par un défilé de nuages porteurs de flocons, Mnémosyne déposa son pied nu sur le sommet d'une blancheur immaculée et immédiatement fit battre le cœur du roi des dieux. Les cheveux noirs ramenés vers l'arrière, les longs bras blancs découverts, le buste gonflé par l'envie : la Titanide avançait gracieusement, consciente de sa splendeur.

Pendant neuf jours et neuf nuits, les amoureux enlacés apprirent à s'aimer. Mnémosyne, déesse de la mémoire, enseigna à Zeus la création des mots et du langage. Pour sa part, le fils de Cronos initia la fille de Gaïa aux joies de la sensualité. Ensemble, ils se caressèrent, s'embrassèrent sans relâche et nommèrent leur amour de mille et une façons nouvelles. Dans les bras l'un de l'autre, ils ne virent pas le temps passer.

Une année entière s'écoula avant que Mnémosyne ne donne finalement naissance aux neuf muses. Les filles du Cronide et de la Titanide deviendraient

Les neuf muses

protectrices des arts, des lettres et des sciences. Clio, la toute petite, chante le passé des hommes, des héros et des grandes cités; Calliope, le front ceint d'une couronne d'or, cultive de sa belle voix l'éloquence propre aux grands discours; Uranie, la céleste, dans sa robe couleur d'azur initie les hommes aux fondements de l'astronomie; Euterpe et Terpsichore, celles qui savent plaire et apprécier, inspirent au son de l'aulos et de la lyre les plus belles danses et musiques; Érato, la chevelure ornée de roses et de myrtes, supporte de sa voix les souffrances des amours; Melpomène, richement vêtue, nourrit l'imaginaire des grands tragédiens; Polymnie, la tête couverte de perles, dirige les aèdes et leurs compositions lyriques; Thalie, la joyeuse, par son rire éclatant rappelle aussi bien aux hommes qu'aux dieux l'importance du comique.

LA VOIE LACTÉE

Le puissant Héraclès était né et à cela Héra, la déesse aux bras blancs, ne pouvait plus s'opposer. Sa haine pour l'enfant de Zeus et d'Alcmène était cependant telle que toute sa vie les plans visant à l'humilier, à le blesser, à le tuer, l'animent. L'intelligence de la déesse trouverait un jour ou l'autre une manière de venger son honneur bafoué. Pour sa part, Zeus, déjà excité par la naissance du héros, désirait maintenant sanctifier le nouveau-né en lui octroyant sa juste part d'immortalité.

Le matin même, Alcmène, la mère d'Héraclès, avait abandonné son enfant près de l'une des sept portes de Thèbes, juste en dehors des imposantes fortifications. Le roi de l'Olympe le lui avait expressément recommandé. Maintenant, le fils de Zeus se retrouvait dans les bras d'Héra. Celle-ci, déambulant en dehors de la majestueuse cité accompagnée d'Athéna, n'avait pu résister à l'appel de ce bambin laissé seul et sans défense. Prise de pitié, elle l'avait aussitôt accueilli dans ses bras divins et, sous les

conseils d'Athéna complice, était sur le point de lui offrir le sein. Le lait qui en coulerait assurerait à Héraclès cet avenir unique que Zeus lui promettait.

La poitrine de la déesse jalouse était blanche, forte et généreuse. Aussi, le petit Héraclès n'eut aucun mal à trouver rapidement l'un de ses mamelons roses. Alors qu'elle venait à peine d'entrouvrir sa tunique en retirant l'agrafe d'or de son épaule droite, l'enfant, de ses deux fortes mains, compressa le sein qui se dévoilait à peine et, de ses lèvres vigoureuses, saisit le bouton et le téta violemment. S'expliquant cette voracité inouïe par une faim cruelle, Héra, l'éloignant un instant de la source de son plaisir et se laissant charmer par ses traits divins, lui caressa le front, lui baisa la joue tendrement, puis lui redonna accès à son lait sacré. Elle ne se doutait aucunement que cette force rare trahissait plutôt l'être qu'elle s'était juré d'écraser.

Pour sa part, Héraclès téta à nouveau comme si on lui présentait pour la première fois de sa vie une opportunité semblable. Ses mains serrèrent le sein comme un étau. Ses lèvres engloutirent tout entier l'aréole rosée. Ses petites dents se mirent à mordiller en accentuant la mécanique de succion. Héra eut alors l'impression que le jeune enfant la dévorait toute crue. Pire encore, elle sentit que cette puissance étrangère la vidait littéralement de sa substance. Elle, la grande déesse protectrice du foyer, souffrait terriblement. Cependant, l'appétit du pauvre enfant ne se calmait pas, au contraire. Plus les secondes passaient et plus l'affamé tétait avec insistance. À bout de nerfs, incapable d'en endurer davantage, Héra arracha finalement le

jeune Héraclès de sa prise. Alors que le futur héros s'accrochait éperdument à la chair blanche du sein qui s'étirait et se déformait, un puissant jet de lait fut propulsé en l'air comme le souffle soudain d'un geyser répandant son trop-plein par une explosion incontrôlable. Échappant à l'insatiable appétit du jeune Héraclès, la trainée blanche s'éleva, traversa l'immensité du ciel et, au-delà de la portée même des dieux, se mit à tourbillonner.

Aujourd'hui encore, lorsque la noirceur de la nuit laisse paraître le rayonnement des plus lointaines étoiles, se dévoile dans une structure spiralée presque sensuelle cette galaxie englobant notre Système solaire : la Voie lactée.

LA MORT



LE LIT DE PROCUSTE

Il est de ces lieux comme hors du monde où règne un tel ordre que l'on ne saurait y voir le réel. Cette maison où je souffre depuis que l'on m'y a amené en est l'exemple même, le paroxysme. Chacune de ses pièces est rangée, structurée, ordonnée. Chaque chose y a sa place et il y a une place pour chaque chose. L'espace tout entier y est découpé selon un plan finement réfléchi. Une symétrie parfaite crée le miroir entre les pièces à l'est et celles à l'ouest, entre la cuisine et le séjour, entre la réception et l'atelier, entre le portique et la cour. Selon une vision géométrique simple, mais implacable, les murs et les portes, les espaces fermés ainsi que les espaces ouverts forment ce qu'un savant désignerait comme un cosmos terrestre, une parfaite organisation de la matière et de l'espace. Ici, rien ne dépasse, rien ne détonne. Cette harmonie surnaturelle reposant entièrement sur cet acharnement à classer, trier, placer, témoigne pourtant de l'arrogance humaine. Parce que c'est par l'art et non par une création naturelle que l'humain tente de prendre au piège de ses modèles fixes la fluidité d'une vie qui le frustre trop souvent.

La mesure de tout homme

Dans la maison de Polypémon, le très nuisible, c'est par moi que s'impose l'impitoyable jugement. J'y suis la mesure de tout homme. Les dieux en sont témoins, il en a ramené des centaines ce voleur infatigable que plusieurs surnomment Procuste ou Procruste, celui qui martèle pour étirer, pour étendre. À chaque occasion, ces pauvres âmes détroussées devaient se confronter à moi. Je suis, je le reconnais, le principal responsable des atrocités qu'ils ont subies sous le toit de cette sinistre maison de Corydallos. Ainsi, par ma faute, des centaines d'honnêtes hommes furent étêtés. D'autres encore souffrirent écartelés, saignés à vif, déboîtés, scalpés, amputés d'un bras, d'une jambe, réduits en bouillie. Sur ma peau, telles de macabres libations, le sang a coulé à flots. À plus d'une occasion, j'ai récolté leurs pleurs inutiles. Ils urinèrent, déféquèrent, vidèrent leurs entrailles sur moi. Je restais à chaque fois pourtant muet, inébranlable, imperturbable. Jusqu'à leur mort, je me contentais, tel que l'exigeait mon maître, de les tenir en place, de les immobiliser. J'étais la norme par laquelle leur différence était évaluée. J'étais celui par qui la punition pourrait devenir guérison, celui par qui la torture se faisait thérapie. J'étais la mesure de tout homme. Ceux qui m'ont un jour rencontré sont à tout jamais marqués des stigmates de leur infortune. Saurai-je un jour oublier ? Pourrai-je un jour ne plus porter la souillure de ces infamies ? J'aimerais que tout s'arrête, que Procuste-Damastès, le dompteur, ne revienne jamais. J'ai besoin de tout oublier, de tout refouler, de tout enfouir au plus profond de mon

âme. J'ai été la mesure de tout homme, saurai-je à présent ne plus l'être ?

Danse macabre

Il était tard dans la nuit lorsque accompagné d'un homme qu'il avait saoulé, Procuste rentra chez lui. Littéralement transporté par cette conviction selon laquelle il agissait, lui Polypémon, selon une logique accessible aux seuls initiés, il se sentait puissant, fier et excité. Malgré tous les morts qu'il accumulait à sa charge, il se répétait pourtant sans cesse que ses gestes étaient art et qu'il se devait d'organiser le monde des hommes selon son inspiration esthétique. C'était en fait, à l'écouter penser, en vertu d'un cosmos céleste qu'il réorganisait ce monde chaotique trop imparfait. Ainsi, selon lui, chacun de ses actes était rédempteur, chacune de ses victimes était sauvée. Toujours est-il qu'au moment où il pénétra sa maison, l'homme qui l'accompagnait jusque-là d'un pas encore titubant s'écroula, inconscient. Le trop-plein d'alcool l'avait assommé. Soutenant difficilement le poids du corps assoupi, Procuste, pliant les genoux d'un réflexe athlétique et usant de toute sa force, réussit laborieusement à retrouver son centre d'équilibre et, tout en projetant le corps sur son épaule, franchit les quelques pas qui le séparaient de la chambre en haletant fortement.

Hantise

Je l'entendis revenir. Il faisait nuit depuis déjà quelques heures. C'était sa routine, sa méthode, son protocole, la stricte procédure à laquelle il ne dérogeait jamais. Je sus indubitablement qu'il n'était pas

seul. J'avais pourtant espéré de tout mon cœur un autre scénario. Malgré tout, mon cauchemar reprenait forme. À mon insu, j'étais à nouveau précipité sur un champ de bataille dont je ne m'échapperais pas indemne. Plein d'une énergie du désespoir, j'aurais néanmoins tant voulu fuir. Un instant très bref, je m'imaginai fracasser les barreaux de la fenêtre et sauter en pleine rue. Prenant alors mes jambes à mon cou, je ne me serais jamais retourné. Pourtant, cela m'était impossible. L'on m'avait condamné à vivre encore et encore le même calvaire. J'étais au cœur de la tourmente, dans l'œil de la tempête, au centre d'un cercle vicieux inextricable. Encore une fois, je serais son esclave, j'obéirais. Je n'y échapperais pas, malheureusement. Déjà, j'entendais ses pas lourds s'approcher. Le plancher craquait sous un poids que je devrais moi-même porter.

Guérir le coupable

Au centre de la pièce, sur son massif lit de bois, Procuste installa son captif. Les bras et les jambes dirigés vers chaque coin du meuble imitaient la forme d'une étoile. À la tête du lit, les grandes mains poilues du prisonnier dépassaient bien au-delà des limites des pattes. Procuste le procruste les regardait avec dégoût. «Comment la nature peut-elle tolérer de telles difformités?», se demandait-il. Immédiatement, à l'aide de larges sangles de cuir, il ligota ces anomalies disgracieuses et les immobilisa, chacune sur sa patte, de manière à bien marquer ce qui devait être coupé. De l'autre côté, au pied du lit, les jambes trop courtes ne s'approchaient même pas des coins où d'autres sangles étaient déjà fixées.

Procuste n'avait pas remarqué à quel point l'homme qu'il avait ramené présentait une asymétrie déconcertante, voire choquante. « Si le cas préoccupant du haut du corps est déjà considéré, il faudra se creuser les méninges pour guérir ce bas monstrueusement déficient. J'aurai besoin de tout mon génie. »

Ouvrant un grand coffre de bois, Procuste sourit à la vue de ses outils. Sa panoplie de guérisseur lui offrait une large gamme d'approches : couteaux, ciseaux, lames dentelées, pics, masses, marteaux, clous, aiguilles, aiguillons, pinces de toutes tailles, serres, crochets, lanières de différentes longueurs et largeurs, scalpels et ventouses. Procuste en sortit d'abord une paire de gants ainsi qu'un tablier. Il contempla ensuite le reste de son arsenal en se grattant le front. « La médecine est un art impliquant les plus graves décisions. »

Dégâts

Je ne pouvais plus rien faire, j'étais pris au piège. Sur toute ma surface, je ressentais les spasmes parcourir le corps du torturé. Son paisible sommeil avait, aussitôt l'intervention commencée, laissé place à un horrible éveil. Ainsi, pendant de longues et pénibles minutes, il se débattit sans relâche, m'asséna des coups de toutes sortes. Malgré le bâillon de lin qui lui entravait la bouche, j'entendais ses cris de rage, d'impuissance, de haine, d'incompréhension, de désespoir et d'effroi.

Dès les premiers contacts des mains de Procuste, la *cheirourgia*, le corps devint moite, puis visqueux. Le pauvre transpirait tant, de tous ses pores, que bientôt nous trempions tous les deux dans une mare

infecte. Son torse, ses bras, ses jambes et son cou dégageaient des effluves de lait aigre. Ses cheveux ruisselants laissaient s'égoutter un gras rance rappelant la couenne de porc. Son sexe empestait l'odeur de poisson de vase. Ses pieds aux ongles sales, abominables mélanges de poussière et de sueurs, puaient le fumier, l'écorce, les racines.

Lorsque commencèrent finalement les interventions plus radicales de torsion, de broyage, d'élongation et d'écorchement, l'homme perdit définitivement connaissance. Cependant, des spasmes nerveux continuaient de témoigner d'une lutte désespérée du corps contre la souffrance et la mort. Il agonisait silencieusement, mais son corps participait sans relâche au combat. De mon côté, je ne pouvais qu'endurer ces coups répétés, mais je ne me faisais aucune illusion : le sang coulerait à flots. Aussitôt, en effet, Procuste saisit d'une main une grande paire de pinces et de l'autre une longue lame dentelée. Il captura entre les mâchoires métalliques le poignet gauche du captif, posa la lame afin de bien diriger ses gestes et se mit à pousser et tirer en enfonçant le métal un peu plus à chaque passage. Lorsque la peau s'ouvrit, une lourde odeur de fer accompagna de timides écoulements de sang. La senteur du fluide me leva définitivement le cœur. Bientôt, j'eus l'impression que des fleuves de sang chaud ruisselaient çà et là sur toute ma surface. Ici s'accumulaient des étangs écarlates, là, le courant creusait son lit en imbibant profondément mon être dégoûté. J'avais l'impression de me fondre avec le pauvre torturé. J'avais la sensation forte que mon propre sang se déversait. Soudainement, la lame

Le lit de Procuste

de mon maître atteignit l'os solide. Le grincement devint si strident que c'en était insupportable. Aussi, en chauffant la moelle, l'outil tranchant produisit une puanteur semblable aux poils brûlés. Je n'en pouvais plus.

Le lit de Procuste fut témoin de plusieurs autres nuits de torture. Cependant, il eut un jour l'insigne privilège de porter son terrible maître et de lui faire comprendre que seul l'insensé cherche à mettre le monde à sa mesure. Ainsi, un jour, l'affreux tortionnaire reçut un voyageur à qui jamais il n'aurait dû offrir le gîte : le courageux Thésée, fils d'Égée. Le héros, évitant le piège du brigand, lui infligea plutôt sa propre médecine. Aussi, paradoxe des paradoxes, celui qui prétendait réduire les hommes à un seul modèle, ne se conformât pas lui-même aux dimensions du pauvre lit et dut souffrir maintes torsions et déchirures que lui prodigua Thésée avant de le laisser souffler son âme dans un dernier bain de sang.

LE SQUELETTE DE MÉDUSE

Persée, le fils de Danaé, venait tout juste de décapiter l'horrible Méduse, la seule mortelle des trois sœurs Gorgones. Plus jamais son cruel regard ne transformerait en roc les malheureux croisant sa route. Précautionneusement, le jeune héros enfouit la monstrueuse tête couronnée de serpents dans sa besace de lin. De cette manière, il la tiendrait à l'écart de ces paysages qu'elle aimait tant dévaster. Victorieux, il était prêt à reprendre la route en conservant à ses côtés son étrange butin. Cependant, il s'arrêta un instant en bord de mer afin de se laver les mains et le visage, de se purifier de cette mort pourtant nécessaire. Pour ce faire, il déposa son trophée sur un lit d'algues à demi immergé entre l'eau salée et le lit sablonneux de la berge. Aussitôt, les tiges souples des plantes aquatiques, entrant en contact avec le sang ainsi que la salive de Méduse qui transpiraient à grosses gouttes du tissu imbibé, en aspirèrent les néfastes pouvoirs et se mirent à durcir jusqu'à se minéraliser complètement. Stupéfait et dégoûté par un tel prodige, Persée reprit promptement le sac destructeur, mais ne put, impuissant, qu'observer le sang ruisselant se répandre dans la mer.

Le squelette de Méduse

Depuis ce jour, les coraux, que les marins grecs nomment *gorgônion*, conservent la propriété de durcir au contact de l'air. On raconte d'ailleurs que les grands récifs de corail, bien malgré eux, vivent et meurent dorénavant en reconstruisant continuellement dans les profondeurs de la mer le squelette de celle qui pétrifiait le vivant de son regard maléfique.

ICARE

Astérion, l'effroyable Minotaure, baignait toujours dans son sang. Minos, le tout-puissant roi de Crète, n'avait pas encore offert de sépulture au monstre et laissait plutôt pourrir son affreux cadavre dans les ténèbres du labyrinthe. Cependant, à l'intérieur des murs du palais, la rumeur circulait déjà : Dédale, l'architecte et ingénieur favori du roi, avait osé le trahir. La colère de Minos dépassait toute commune mesure. Elle l'avait envahi au moment même où le nom de Dédale avait été pour la première fois prononcé. Errant sans but, gesticulant de manière incompréhensible, vociférant des insultes que lui seul pouvait comprendre, il était depuis totalement hors de contrôle. Plus aucun de ses dévoués serviteurs ni même ses proches amis ne se risquait à l'approcher. On aurait cru qu'il avait soudainement pris les traits d'un fauve prêt à bondir et à décharger sa puissance sur la première proie venue. Son esprit habituellement alerte ne pouvait embrasser d'autres pensées que ce rusé personnage, qui avait au-delà de tout entendement contribué à l'improbable dénouement. Obnubilé, Minos traquait son ennemi.

Que Thésée, le flamboyant prince athénien, ait réussi à fuir la Crète victorieux et arrogant; qu'Ariane, complice fratricide, ait aussi pris le large serrée dans les bras massifs du jeune héros fils d'Égée; que le Minotaure, son fils adoptif, ait rendu l'âme dans d'atroces souffrances ne le préoccupait pas du tout. Minos ne désirait plus qu'une chose : qu'on lui livre Dédale mort ou vif. Ainsi, porté par son irrésistible fièvre, il condamna sans la moindre hésitation Dédale et son fils à errer dans les méandres du labyrinthe géant.

Dans le ventre de la bête : père et fils

« Noue bien le fil autour de chaque calamus, Icare. Prends soin de ne pas casser les axes creux, ils sont fragiles. Laisse les étendards se déployer. Chaque grande plume doit être fermement fixée à la structure. »

Mon père, attentif aux détails, donnait ses ordres. Tel un chef de guerre sur le champ de bataille, il encadrait nos moindres déplacements, dirigeait chacune de nos actions. Assurément, il avait une stratégie en tête. Pour ma part, j'écoutais et répondais à ses exigences avec promptitude. Sans tout comprendre de son plan, j'exécutais pourtant ses directives à la lettre. Plus tôt, il m'avait envoyé seul ramasser du bois. Je m'en étais chargé les bras autant que faire se peut. De son côté, il avait récupéré pendant mon absence le précieux fil qu'Ariane avait offert au prince athénien afin qu'il trace son chemin dans le labyrinthe et en ressorte sans difficulté. Ensemble, à l'une des sorties éloignées du souterrain, nous avions également entassé des

milliers de plumes. En prenant soin de toutes les examiner, nous n'avions conservé que les plus belles.

« Minos possède l'eau et la terre, mon fils. Ses soldats nous rattraperont à la moindre tentative de fuite. Il nous faut explorer d'autres issues. Nous devons imaginer d'autres solutions. Le temps presse. »

L'idée de génie qu'avait eu mon père était simple, mais incroyablement perspicace. Encore une fois, j'étais épaté, impressionné par cet homme plus grand que nature. Je ne le croyais pas capable de résoudre cette ultime énigme. Ainsi, alors que je ne cessais de répéter, désespéré, presque en pleurs, que la flotte de Minos patrouillait toutes les mers et que ses troupes armées occupaient toutes les terres, qu'il n'y avait aucune issue à ce monstre de pierre, lui se grattait calmement le crâne, esquissait dans le vide des formes invisibles. En d'autres mots, pendant que je m'écrasais plaintif et à bout de solutions, incapable de me projeter hors de mon trou, mon père évaluait déjà les scénarios d'une troisième option. Soudainement, il se tourna vers moi le regard éclatant. Il avait trouvé.

« Le ciel, Icare, le ciel ! Il nous reste encore à conquérir l'étendue infinie du ciel. Avec du bois, des plumes, de la cire, nous imiterons le corps de l'oiseau et partirons par les routes que même un roi comme Minos ne saurait imaginer contrôler. »

Nous n'avions pas accès aux riches réserves de l'atelier. Jamais le roi ne nous aurait autorisés à y remettre les pieds. Nous n'avions donc ni outils ni matériel. Il fallait faire avec ce qu'offrait le labyrinthe. Ni plus ni moins. Heureusement, fort

heureusement, mon père connaissait parfaitement ces méandres et était au courant des matériaux à notre portée, à notre disposition. Après tout, c'était lui qui avait eu l'idée de cette excentrique construction. C'était sous sa surveillance que tout ce monde souterrain s'était fait creuser. Son génie seul avait figuré les mille et un chemins, conçu les réseaux d'escaliers, les puits d'air, les corridors étagés, combiné la matière des lourds murs porteurs, prémédité les multiples impasses. Après tout, nous étions ironiquement prisonniers d'un univers à l'image de son esprit. Je me sentais perdu et désespéré alors qu'il y retrouvait, serein, une part de sa propre imagination.

« Il nous faudra davantage de cire, Icare. Pendant que j'irai en chercher, appose délicatement les plus petites plumes sur le squelette de bois. Pour chacune d'elles, une bille de cire bien compactée devrait suffire. N'en utilise pas trop, ce n'est pas nécessaire et, sinon, nous en manquerons. Cela, nous ne pouvons tout simplement pas nous le permettre. Limite-toi à une bille de cire, tu m'entends bien ? »

Parce que c'était lui l'architecte unique de l'édifice, il en connaissait toute la folie et toute la logique. Ainsi, il pouvait nous conduire partout où nous avions besoin de nous rendre. Je me contentais de le suivre à la trace. Seul, j'allais assurément m'y perdre. Aussi, je découvrais à ses côtés, dans son ombre, des dizaines de chambres cachées, presque inaccessibles. Au milieu de nulle part, on y pénétrait, après avoir parcouru des tunnels sombres et froids s'ouvrant soudainement sur ces espaces chauds et rassurants. Il pouvait également nous guider vers

les bouches où, très loin du palais, l'édifice souterrain rencontrait la mer sur d'improbables balcons de pierre.

« Ne me lâche pas d'une semelle. Reste à mes côtés quoiqu'il se passe. Tu m'entends bien, mon fils ? Nous devons cheminer rapidement, mais demeurer ensemble. Allons, le temps presse. Allons, Icare, accroche-toi ! »

J'étais au bord du désespoir lorsque mon père, à même le sol poussiéreux, s'était mis à tracer avec la pointe effilée d'un bâton des courbes et des axes droits. Je me croyais encore condamné à mourir sous terre tandis que devant mes yeux ébahis avait pris forme cette idée grandiose, cette troisième option, qui allait nous ouvrir une unique voie de fuite.

« Tout est question de proportions, Icare. Afin de résoudre un problème, quel qu'il soit, il faut savoir l'aborder avec méthode et lucidité, le décomposer avec mesure et patience. Regarde ici, cette courbe doit créer un équilibre subtil, mais crucial. Là, ce support doit être parfaitement centré. On ne peut pas laisser une construction si audacieuse dépendre du hasard. Il faut oser contrôler la nature, la rationaliser. Ainsi, il faut savoir balancer les poids, gérer les longueurs. Toute maîtrise de la nature implique la science du calcul. On ne développe pas des solutions à de réels problèmes en rêvant devant un ciel étoilé, mais en étudiant les précis mécanismes qui organisent ce réel. »

J'avais plus d'une fois vu mon père à l'œuvre dans son grand atelier, entouré de sa panoplie d'outils, de nombreuses esquisses, de plans curieux, de tout son matériel. C'était son royaume, son laboratoire

expérimental et il y agissait effectivement comme un maître de la nature, un ingénieur initié. À maintes occasions, j'avais pu l'y observer travailler. Comme il était beau mon père lorsque, concentré à développer de complexes calculs, à évaluer des forces en jeu, à estimer la résistance de matériaux, il se lissait la barbe ou se frottait les tempes. Comme il était magnifique lorsqu'avec la seule puissance de son esprit rationnel il venait à bout de ce que les autres appelaient leurs apories. Cette fois, cependant, j'étais loin d'être un témoin serein. J'étais plutôt fébrile, nerveux. Je ne cessais de marcher en long et en large, de m'asseoir sur le sol pour me relever. Lui ne dérogeait pas de sa rigueur méthodique, quand bien même il s'appliquait alors, avec les pauvres moyens dont nous disposions, à nous sauver la vie.

«La lame de l'aile doit être plus large et plus solide. C'est elle qui subira la plus forte pression d'air. Tu vois toutes ces plus petites lignes, ces traits fins, ce sont les lamelles qui apaiseront la structure principale. Disposées de cette manière, elles permettront de supporter des tensions importantes. Nous collecterons tout le matériel de bois imaginable et ensuite, seulement, nous le classerons. Regarde bien ici ces longues tiges : ce sont les lames principales. Les lignes ici et là, ce sont les longerons. Ici, encore, les raidisseurs et les nervures. Il nous faudra certainement beaucoup de bois, toutes sortes d'essences. Il faut dénicher du bois dur et sec, du bois souple, du bois léger et du bois encore gras.»

Dorénavant, là où nous travaillions la noirceur et le froid régnaient. De crainte d'être pris en flagrant

délict par des gardes un peu trop aventureux, mon père avait installé notre atelier de fortune en plein cœur du labyrinthe, dans le ventre de la bête. Ainsi, au plus profond de l'édifice, nous pouvions profiter d'une large pièce à trois étages afin d'assembler les grandes ailes et de préparer d'inusités essais. J'avais beau trembloter constamment, j'étais bien conscient maintenant que chaque effort nous rapprochait un peu plus du soleil. J'avais confiance : mon père nous sortirait de là.

« Je vais me laisser tomber de ce haut balcon. Observe le travail des plumes et garde à l'œil les moindres déformations de la charpente. Tous les détails sont importants. Il faut tout noter. Cette hauteur devrait être juste suffisante pour me permettre de gonfler les ailes et d'amortir la chute. Reste sur tes gardes, nous n'aurons pas autant d'occasions de nous préparer au grand vol que je l'aurais souhaité. »

L'ingéniosité pratique de mon père, son savoir-faire incontestable, rayonnait à nouveau. En fait, à chaque fois que le brillant homme avait été confronté à un problème, il avait su patiemment mettre en place les techniques et outils d'une éventuelle résolution. Comme si toute son intelligence, sa ruse, sa patience et ses habiletés manuelles exigeaient pour s'exprimer pleinement l'urgence d'une situation concrète.

« Avant de sauter, mon fils, il faut bien serrer ces sangles de cuir. Maintenant, je déploie les ailes afin de profiter du maximum d'envergure. Je saisis fortement les poignées de bois en étirant mes bras de tout leur long, puis je redresse le dos, envoie mes

épaules vers l'arrière. Tu vois ? Voilà, je suis prêt à m'élancer. Allons-y ! »

Je n'en croyais pas mes yeux. J'avais pourtant assisté à toutes les étapes de leur création, mais là, devant moi, elles se déployaient enfin et supportaient mon père. Dédale planait comme un oiseau. Dédale planait comme il l'avait prévu. Nous avions réussi. Avec le peu de matériel à notre disposition, nous avions concrétisé une idée folle. Les ailes, sorties de l'imaginaire du vieil ingénieur, étaient devenues réalité.

« À ton tour, Icare. Nous devons nous assurer que tes ailes conviendront également. Reproduis exactement mon vol. Glisse tout d'abord ton bras gauche. Tes épaules doivent être libres de bouger vers l'avant aussi bien que vers l'arrière. Tu as bien ajusté les sangles ? Ton dos doit être droit. Garde le menton haut, la tête est conductrice. Ensuite, ramène légèrement les ailes vers l'arrière. C'est bien. Détends-toi, mon fils, tu sembles médusé. Allons, décontracte ton cou, on dirait une statue de marbre. Aie confiance, Icare, tu vas y arriver. Je sais que tu en es capable. »

Nous n'avions plus de temps à perdre. Qui sait ce que mijotait Minos. Ses hommes de main pouvaient surgir en tout temps ; à tout instant, on pouvait venir nous mettre à mort, nous refuser même cette vie troglodyte. Il fallait partir vite.

Transporter les grandes ailes à travers les étroits couloirs obscurs n'était pas aisé. J'avais besoin d'encouragements. Le poids du matériel m'écrasait les muscles, le squelette. Mon père ouvrait la marche tandis que je peinais à maintenir son rythme.

Souvent, je déposais le genou au sol. Seul, j'aurais tout abandonné. Aussitôt, mon père me tendait la main, me remettait sur pied, m'ébouffait chaleureusement les cheveux ou me servait une tape dans le dos. Tout au long de notre parcours, il était là pour moi.

Finalement, un étroit chemin nous conduisit jusqu'à une petite corniche surplombant la mer. C'était de cette hauteur que nous devions prendre notre envol vers la liberté. Alors que mon père s'installait pour son premier véritable vol, le seul qui comptait vraiment, je le regardais plus nerveux que jamais auparavant. L'enjeu était trop important pour que l'échec nous enseigne quoi que ce soit. Sans avertir, il sauta. L'instant suivant, il prenait déjà de l'altitude et, porté par des courants d'air chaud, s'élevait haut dans le ciel. Je le regardai s'envoler. J'étais émerveillé. Endossant à mon tour ma structure ailée, je m'imaginais battre les bras, fendre l'air, plonger dans l'abîme, puis reprendre soudainement de l'altitude. Je me voyais déjà planer libre comme un oiseau au-dessus des nuages. Enfin, j'allais à mon tour m'envoler, fuir la Crète, explorer et découvrir de nouveaux horizons.

« Notre trajectoire devra être précise. Pas question de se perdre ou de s'amuser. Nous irons nord-est et, immédiatement après notre décollage, garderons une altitude moyenne en tout temps. Écoute-moi bien, Icare, tu ne dois pas te rapprocher de la mer : son humidité alourdira tes ailes. Regarde-moi dans les yeux, mon fils, ne monte pas trop vers le soleil : sa chaleur fera fondre la cire et... Allons-y maintenant. »

Libres comme l'air : fils et père

Il volait comme il travaillait mon enfant : la tête dans les nuages, plein de rêves, de désirs, nourri d'idéaux. J'avais beau le rappeler à l'ordre, c'était tout simplement plus fort que lui. Il aspirait aux plus grands espaces, fougueux et intrépide. Qu'il était beau là-haut, libre, délivré des torpeurs de la vie. On aurait dit une hirondelle dansant avec Éole. Qu'il était beau mon fils au cœur léger.

«Toujours plus haut, toujours plus loin. C'est l'infini qui s'ouvre devant moi. C'est l'univers tout entier qui m'accueille. N'est-ce pas cela vivre ? N'est-ce pas cela jouir ? Tu vois papa comme j'étais prêt à m'envoler ?»

Nous survolions la grande mer constellée d'îles. Tandis que je m'efforçais de stabiliser mes ailes, de contrôler les plus subtiles de leurs réactions et de maintenir notre cap malgré les vents et bourrasques, il virevoltait en risquant l'une après l'autre des manœuvres périlleuses. Je lui avais pourtant bien dit de rester prudent. Il n'en faisait qu'à sa tête. Il était curieux, assoiffé de nouvelles expériences, affamé par l'horizon d'un ciel sans fin et entêté comme son père.

«Tout est maintenant possible ! Regarde comme je suis haut. La terre des hommes semble si minuscule d'ici. Jamais je n'aurais cru la liberté aussi belle. Jamais je n'aurais aspiré à être aussi heureux. »

Ces mots empreints d'un profond bonheur furent malheureusement ses derniers. Alors qu'il continuait sa folle ascension, la cire maintenant les plus petites plumes sur les fines lattes de bois se mit à ramollir. Le soleil brillait. Une à une, les plumettes

se détachèrent en brisant l'équilibre. Le soleil brûlait. Emporté par une impitoyable chute, mon fils, Icare, s'évanouit alors que se désarticulait la structure incongrue. Son corps plongea vers la mer.

J'aurais donné ma vie afin de sauver la tienne. Qu'est-ce qu'un père lorsque le fils n'est plus là, lorsque le fils ne sera plus jamais là ? Que vais-je devenir sans toi ? Icare, mon précieux garçon, cette liberté était tienne. Qu'ai-je à faire de cet horizon sans mesure ? La liberté n'exige-t-elle pas la jeunesse. Où vais-je errer ? Que vais-je dire ? La vie d'un père n'a de sens que par le sacrifice de son sang. C'est la mort du père qui permet que le rêve du fils se réalise. Jamais l'inverse. Jamais l'inverse. Je serai dorénavant seul et vieux. La liberté n'a rien à offrir à ceux qui se meurent. Toi qui devais prendre ma place, toi qui devais poursuivre ma route, toi qui plein d'une jeunesse exaltée devais aussi un jour devenir père, tu me laisses seul, isolé devant l'insensé.

Ne t'approche pas du soleil, Icare. Reste près de moi. Ne t'approche pas du soleil, mon fils. Ne me laisse pas seul. Tes ailes sont fragiles et la vie est si belle. Écoute-moi. Écoute-moi.

Dans les eaux chaudes de la mer, Icare sombra finalement vers la mort. Bravant le danger, son père, Dédale, descendit recueillir le corps inanimé et le ramena sur la terre afin de lui offrir une digne sépulture. Puis, sans tarder, sachant très bien que déjà les troupes de Minos étaient à sa poursuite, il reprit son vol les yeux noyés de larmes.

LES SIRÈNES

Que la mer soit rouge, violette, noire, bleue ou blanche d'une écume sans cesse renouvelée, qu'elle soit frappée des rayons d'un soleil en colère ou plongée dans les ténèbres d'une nuit sans lune, qu'elle soit boréale, australe, connue ou inconnue, que ses courants favorisent le voyageur ou le précipitent vers le naufrage, quelque part sur un rocher isolé et rongé par les vagues, des sirènes cruelles chantent.

Les rares récits de survivants se contredisent ou se complètent. Tantôt, les monstres revêtent les traits les plus gracieux de séduisantes femmes. Tantôt, ce sont des oiseaux carnivores, des serpents d'eau anthropophages, des hybrides innommables ou des créatures de l'enfer qui, de leurs gueules difformes, crachent leurs mirages aux marins affolés. Ici, à l'entrée d'un périlleux détroit, des seins se dévoilent, généreux, excitants et des corps sensuels dansent en se déhanchant, en tortillant le ventre, en se remuant lascivement des épaules jusqu'aux doigts. Là, accrochés au corail d'un récif, des yeux observent, magnétiques, des regards perçants franchissent les vagues et les creux, des clins d'œil sont

offerts, des paupières enchanteresses tressautent, battent des ailes. Là encore, étendus sur les berges d'un ilot rocheux, des bras se tendent, offrent l'asile, des griffes s'agrippent et exigent des proies, des doigts frôlent et caressent, doucement, presque subtilement.

Certains rescapés évoquent de troublants cris d'enfants, des pleurs angoissants de jeunes filles, des gémissements de femmes en détresse. D'autres se rappellent seulement des chants et des murmures. De ces sons qui vous envahissent la tête pour se jouer de votre esprit. De ces musiques qui vous font tressaillir, vous émeuvent, vous effraient. De ces rythmes qui enlacent, qui envoûtent, qui hypnotisent, qui ensorcellent.

Des marins devenus fous s'emportent soudainement au seul souvenir de ces éprouvantes rencontres. Ils hurlent à tue-tête leur haine de la lyre, de la flûte, de ces musiques troublant le silence, ils braillent leur dégoût de la tromperie des courtisanes, de l'escroquerie de flatteuses, de ces mots lancés, de ces pièges tendus. Puis, le poing en l'air, ils crachent sur d'invisibles amas d'ossements et de chairs desséchées, frappent le sol en maudissant les rêves brisés et les camarades perdus. L'écume à la bouche, les yeux exorbités, ils implorent ultimement les dieux de leur offrir le silence, de leur octroyer enfin la force de l'oubli.

À en croire les récits que l'on ne cesse de colporter, le charme des sirènes emprunterait des chemins bien plus puissants que ceux de la séduction ou de la sensualité. Ainsi, ce ne serait pas par la seule douceur de leur voix qu'elles retiendraient

Les sirènes

captifs ceux qui naviguent dans leurs parages, mais plutôt par le fait qu'elles posséderaient quelque savoir caché. C'est parce qu'elles sauraient exciter si bien la fragile curiosité humaine que des voyageurs pleins d'espoirs resteraient accrochés à leurs rochers et y périraient lamentablement sans rien avoir appris. Dès lors, le voyageur assoiffé d'immortelles vérités devrait se méfier de ces appétits trop voraces et de ces promesses trop belles pour être réelles.

Évitons, camarades, l'errance de nos désirs les plus fous. Cessons de laisser à tout ce qui se joue de nous les rênes de notre fragile volonté. Délaissons les discours flatteurs, fuyons devant les idéaux chimériques, les dystopies qui nous grugeront la moelle. Devant la folie du monde, nous devons hisser les voiles de la sagesse. Dorénavant, que la mer soit rouge, violette, noire, bleue ou blanche d'une écume sans cesse renouvelée, nous y naviguerons insensibles aux promesses de l'aube et aux mirages de la raison. Ainsi, à l'abri du chant des sirènes, nous en sortirons peut-être indemnes.

LE SACRIFICE DE SICYONE

Deux mystérieux sacs reposaient devant Zeus, le protecteur des assemblées. Le roi des dieux, songeur, tentait de percer les desseins du rusé arbitre. Néanmoins, sa tâche s'annonçait complexe. D'une part, Prométhée représentait certainement le plus fidèle défenseur des hommes. Il fallait se méfier de son ingénieuse tendance à prendre aux forts afin de redonner aux faibles. D'autre part, l'avisé fils d'Eurymédon s'était rangé du côté de Zeus lors des affrontements opposants les jeunes Olympiens aux puissants Titans dirigés par le terrible Cronos. Il s'agissait à n'en pas douter d'un important allié dont l'aide pourrait encore s'avérer cruciale. Pour la toute première fois, Zeus devait départager les hommes des dieux en ce qui a trait aux parts des sacrifices à attribuer à chacun. Quels morceaux devaient être consacrés en l'honneur des dieux, et quels autres devaient revenir aux festins des hommes ?

Tout a commencé à l'occasion du sacrifice d'un énorme taureau. L'offrande sacrée, choisie

parmi des centaines, était la fierté des habitants de Sicyone, l'une des plus anciennes cités de Grèce. Presque deux fois plus gros et grand que la normale, l'animal présentait un poil d'un blanc étincelant, à l'exception de son chignon, de son fanon et de son toupillon. Tous trois, fournis de poils longs et denses, brillaient d'un éclat jaune doré unique, riche et surprenant. Ses cornes rappelant les branches d'une lyre se dressaient vers les cieux. Il avait l'œil sévère, le front large, la gorge grasse, le chanfrein massif, les pattes solides. C'était sans conteste un animal d'une rare beauté. Quel prodige de le voir fier, au moment de la cérémonie des offrandes, se diriger seul vers l'autel et s'y étendre paisiblement au pied des grands paniers remplis de grains d'orge émondés.

L'union entre les hommes et les dieux était célébrée depuis déjà longtemps. Les festivités de Sicyone n'étaient qu'une autre de ces occasions sacrées de partager et l'organisation des cultes allait bon train : des jeux furent organisés, des fêtes publiques permirent de grands défilés. Sur des dizaines d'autels, on se rassembla pour prier, verser des libations de vin et remettre aux Olympiens des offrandes de toutes sortes. Cependant, lorsque vint le moment, grandiose et innovateur, de sacrifier le taureau, la question du partage équitable de l'animal posa problème.

Convoqué afin de résoudre l'impasse, Prométhée s'occupa seul de ce premier véritable sacrifice animal. À l'abri des regards, il égorgea la bête, l'écorcha et découpa chacune de ses parties de manière à pouvoir en disposer à sa guise. Il devait composer une offre qui, en alléchant les dieux, naturellement premiers à choisir leur part, donnerait satisfaction aux hommes qu'il protégeait et chérissait plus que tout.

À partir de l'énorme robe blanche de l'animal, il confectionna tout d'abord deux larges sacs. Solidement cousus, ceux-ci ne laisseraient voir de leur contenu qu'un timide aperçu à travers l'ouverture pratiquée en leur sommet. Dans le premier sac, il disposa l'ensemble de la chair propre à la consommation et la dissimula dans la poche visqueuse et repoussante de l'estomac. Dans le second sac, il entassa les durs ossements, puis les couvrit en les masquant par une riche et appétissante couche de graisse rosée. Il s'assura ensuite que les deux sacs présentaient une allure similaire, les plaça côte à côte et annonça à Zeus que le partage avait été réalisé.

Zeus se présenta devant les deux sacs, les examina un instant et, d'une voix imposante, résolut le dilemme du premier sacrifice. Trop gourmand ou trop confiant de ses moyens, le roi du ciel attribua aux dieux le sac au contenu rosé et alléchant, ne se méfiant pas suffisamment de ce qu'un si beau

Le sacrifice de Sicyone

présent pouvait cacher. Puis, arrogant, il laissa aux hommes le sac au contenu visqueux et repoussant. Dorénavant, lors des grands sacrifices, voire des hécatombes, un même rituel sera observé et répété solennellement. Zeus en a décidé ainsi malgré lui. Pendant que les hommes se rassasieront de la viande et des entrailles, les dieux, haut perchés, devront se contenter de la fumée grise des os et des graisses brûlés.

SILÈNE ET L'AVENIR DE L'HOMME

Au cœur d'une vaste forêt de Phrygie, sous la lumière blanche d'une lune pleine, dansait une créature mi-homme, mi-bouc. Le vieux satyre, enivré par la chaleur d'une nuit d'été, imitait de son corps désarticulé les mouvements des feuilles, des nuages et des oiseaux nocturnes. Autour de lui, baignés par les ombrages mobiles de grands troncs et les nerveuses branches de quelques arbustes, s'assemblaient, complices, des centaines d'animaux de toutes sortes. Les yeux fermés et le cœur ivre, Silène, père adoptif de Dionysos, célébrait les bacchanales.

Son manège lubrique aurait pu durer des jours, voire des semaines, si de son nez fin il n'avait cette nuit-là humé le puissant parfum d'un vin pur que l'on mélange à de l'eau cristalline. En pleine nature, loin des hommes et de leurs désinvoltures, une mer rouge de plaisir l'attendait. Le fruit de la vigne, mûr et transmuté, le conviait au banquet. Silène, grisé par cette promesse, abandonna aussitôt sa gymnastique rituelle afin de remonter jusqu'à la source du liquide bachique. Les oreilles dressées, les poils hérissés, les muscles tendus, il se mit à courir agilement. Aucun obstacle ni aucune distance ne semblaient

pouvoir ralentir sa course. Son vieux corps de satyre, gris, courbé et tout usé, retrouvait l'énergie virile de sa jeunesse et, sans effort, seulement mu par un élan vital, il glissait à travers les ombres de la nuit. Sur l'herbe ou sur la mousse couvrant le sol riche de la forêt, ses sabots habituellement sales et lourds ne laissèrent pas la moindre trace. Enthousiaste, il survolait la terre et les eaux en quête de ce réconfort qu'il adorait autant sinon plus encore que la chair chaude et sensuelle des femmes.

«Comment comptes-tu t'approcher de cette créature détestable, Midas ? Il est rusé et dangereux, c'est bien connu ! On dit également qu'il est vicieux et qu'il s'abreuve parfois du sang des hommes.

— Les légendes naissent de ces inconnus qui nous déstabilisent et nous inquiètent, Agapos. Ne t'en fais pas trop avec ces histoires inventées de toutes pièces. L'important, pour l'instant du moins, est que ce vieil ivrogne trouve notre source et s'y abreuve. Là-dessus, je lui fais confiance. Crois-moi, mon ami, à l'aube il sera déjà complètement saoul, une épave inerte et sans défense. Nous le cueillerons sur son lit végétal comme nous récoltons les petits fruits.

— Ne crains-tu pas sa colère lorsqu'il réalisera que nous l'avons piégé et qu'il est dorénavant captif ?

— Tout est relatif. Nous lui offrons une nuit de libations. Nous lui ferons également honneur de notre hospitalité. Qui s'offusquerait d'un tel traitement royal ? »

Arrivé à la source, Silène, sans se préoccuper des amphores vides jonchant les berges du petit bassin, plongea la tête sous la surface écarlate et but, encore et encore. Sans même reprendre son souffle, il emplit son ventre gras de cet élixir de vie. Sa soif semblait insatiable. Bientôt d'ailleurs, c'est tout entier dans le bassin qu'il se trémoussa, nagea sur le ventre, puis sur le dos. Pendant des heures, il s'imprégna du vin sacré et étancha son désir d'ivresse en avalant tant de liquide qu'à l'aurore, le bassin s'était asséché, complètement tari. Assommé, le vieux satyre n'avait même pas cherché un sol confortable pour s'y étendre. Il ne prit même pas la peine de disposer un matelas de feuillage. Il se laissa plutôt brusquement choir sur ce qui avait été la source d'une jouissance nocturne inusitée. Tel que l'avait anticipé le roi Midas, l'hybride créature était maintenant inoffensive. Il ne se réveillerait pas de sitôt. Les hommes du roi purent enfin s'en approcher.

Aidé de quelques camarades ainsi que de loyaux soldats, Midas lia les bras puis les jambes du vieux bouc inconscient et, après l'avoir confortablement installé sur un brancard, le transporta jusqu'à son palais. Une chambre voisine de la suite royale avait été soigneusement aménagée afin de recevoir dignement cet hôte exceptionnel. On n'avait pas lésiné sur le luxe et le confort. Chaque détail de l'aménagement et de la décoration avait été pensé afin de témoigner d'un indubitable respect. Il fallait à tout prix adoucir les mœurs de l'invité, le charmer, le séduire. Son réveil pourrait mener à une

catastrophe. Midas en était trop conscient. Ainsi, il s'était assuré personnellement des derniers détails de la préparation : fresques murales représentant une nature luxuriante, amphores peintes rappelant les exploits du passé, énorme lit de bois d'olivier ciselé finement et incrusté de maints motifs d'or, d'argent et d'ivoire, draps de lin d'un blanc immaculé, bassins remplis de poissons exotiques, fontaines nombreuses, arbres abritant une multitude d'oiseaux rares, etc. « Il n'en demeure pas moins qu'avec ces puissances dionysiaques, se répéta Midas nerveux, l'on ne sait jamais. »

Il fallut attendre sept jours avant que Silène ne reprenne connaissance et daigne rouvrir les yeux. Voyant alors devant lui des hommes agités et fébriles, il comprit aussitôt que leur ruse avait porté ses fruits et qu'il en avait été l'heureuse victime. Laisant alors voir ses dents acérées, il ouvrit grande la bouche. Pendant quelques secondes le temps sembla s'être arrêté. Les hommes qui lui faisaient face semblèrent inquiets, presque pris de panique. Puis, fier de l'effet de ce simple mouvement et dorénavant maître de la situation, Silène se mit à rire. Un rire anormal, bestial. Un rire sadique de victoire. L'on aurait dit le rire de celui qui vient de tuer son adversaire, le rire de celui qui jouit de la mort de l'autre. Pourtant, le rictus menaçant s'effaça subtilement pour laisser place à un sourire enfantin, moqueur, presque chaleureux.

« Que désirez-vous, pauvres hommes ? Chez qui ai-je l'honneur d'être ainsi reçu ? »

— Je me nomme Midas, fils de Gordias. Je suis roi de Phrygie. C'est moi qui t'ai offert mon meilleur cru. Un vin de Pramne ramené sur mes vaisseaux depuis l'île d'Ikaria. Sache que je t'accueille chez moi en hôte et ami. Je n'ai qu'un seul désir : m'abreuver à la source de ton incontestable sagesse. »

La glace était dorénavant brisée. Le roi exposa ses préoccupations existentielles au satyre qui l'écouta patiemment. Il lui expliqua longuement sa quête de sens, sa recherche d'équilibre. Il relata honnêtement ses nombreuses hésitations entre une vie mouvementée dédiée à la jouissance et aux plaisirs hédonistes et une sereine paix intérieure nourrie d'une satisfaction tranquille. Aussi, il assura au satyre que son actuelle requête ne visait ni l'immortalité des dieux, ni la richesse des puissants, ni la force des guerriers intraitables, ni les pouvoirs obscurs des magiciens et oracles, mais seulement ce bonheur lui apparaissant comme la condition fondamentale d'une vie réussie.

« Silène, que doit rechercher l'homme pour être heureux ?

— À cette question, grand roi, je ne veux pas répondre.

— Comment ? N'est-ce pas pour toi la plus simple des choses que d'informer l'humanité de la direction à prendre ? Ne lui rendrais-tu pas le plus grands des services en lui évitant d'inutiles errances ? Ne jouirais-tu pas d'innombrables éloges

renouvelés génération heureuse après génération heureuse ?

— Toute vérité n'est pas bonne à entendre, Midas. Quel architecte ou quel ingénieur voudrait assister à l'écroulement de son temple ? Quel roi désirerait être le témoin de sa propre ruine, de son inéluctable déchéance ? Les maîtres d'aujourd'hui seront les esclaves de demain. Le chaos, tu le sais, a été roi du monde et il renversera bientôt ce fragile cosmos afin de siéger à nouveau sur le trône du devenir infini.

— Enfin, réponds-moi, sage Silène, et cesse ce jeu d'énigmes. Que doit rechercher l'homme afin d'atteindre son bonheur ?

— Tu es vraiment prêt à mettre à mal la fragilité humaine ? À faire porter un poids inimaginable sur les épaules de chaque homme à venir ? À rendre inopérante votre foi d'aveugles ? À être écartelés, pauvres humains, par des cycles tragiques qui vous dépassent ?

— Je suis prêt, je veux savoir. »

Ayant averti son hôte de la manière la plus sincère, Silène accepta face à tant d'entêtement de lui révéler la plus tragique de toutes les vérités. Lentement, tout d'abord, il se redressa et se frotta vigoureusement le crâne à demi garni. Puis, sans montrer signe de la moindre menace, il s'approcha de Midas et, le serrant fortement entre ses bras velus, lui chuchota à l'oreille : « Le plus grand espoir que devrait porter un homme, c'est de ne jamais naître,

Antimanuel de mythologie grecque

de ne pas exister. Cependant, comme il est manifestement déjà trop tard, chaque homme recherchant le bonheur devrait ardemment souhaiter de mourir le plus tôt possible. »

LE MARAIS MAUDIT

Si un jour tes pas, voyageur, te guident vers la riche Argolide, il est un endroit que tu devras redouter. Ne t'y rends jamais seul le jour, quoi que l'on te promette, quoi que tu cherches. En aucun temps, sous aucun prétexte n'ose t'y aventurer alors que règne la nuit de crainte de ne jamais en revenir. Il s'agit au premier regard d'une calme oasis baignée par les flots salés du golfe, réchauffée par des sources sulfureuses, riche d'une flore luxuriante, pleine d'oiseaux, de poissons, de batraciens et de crustacés. Méfie-toi du charme apparent des lieux. Ne te laisse pas séduire, non plus, par ces histoires que l'on te servira au coin d'un feu ou sous l'ombre clémentine d'un grand chêne. Crois-moi, tu ne pourrais imaginer pire endroit pour une sieste ni menace plus sournoise pour ta santé.

On prétend qu'il y a très longtemps, des femmes désemparées, Danaïdes coupables, pleines de haine, s'y souillèrent en dissimulant les têtes de cinquante mariés. Le marécage lagunaire se nourrit du sang coagulé, des yeux globuleux, de la chair fraîche, sans en être rassasié. Ses eaux en devinrent fétides, stagnantes, pleines de mousse brunâtre et d'algues

viciées. Cela dura quelque temps, sans plus. Rapidement, l'immoral désordre se fit sédiments, boues, dépôt immonde. Puis, de ce fond monstrueux, le marais mua. Les vieilles peaux déchirées, enfouies profondément, oubliées, laissèrent place à de toutes nouvelles. Transfiguré, le marécage avait encore faim. L'ogre n'avait pas mangé à satiété. Pourtant, sous l'éblouissant soleil, les herbes brillaient, vertes, métalliques, presque argentées et la lagune aux eaux calmes invitait à la détente.

Aujourd'hui encore, lorsque l'on commet l'imprudence de s'en approcher, guidé par la lumière d'une lune enjôleuse, on peut entendre des hommes crier. Il faut être attentif à leurs plaintes venues des profondeurs : qui sait percevoir la rage d'un noyé ? Et chaque nuit c'est pareil pour qui a l'audace de tendre l'oreille, le front d'écouter les murmures étouffés : des bouillonnements de fiel, lamentations déformées ; des vociférations obscènes, mugissements de sacrifiés.

On m'a aussi raconté que jadis Héraclès y tua l'hydre, tranchant toute une journée durant ses têtes sauvages, fracassant sans relâche ses dents longues et acérées, répandant son poison insoutenable au-delà du marécage sur les berges ensablées. Le héros victorieux, m'a-t-on assuré, laissa ensuite l'épave fumante s'enliser, puis se décomposer en déversant ses fluides toxiques et amers. Fier de son exploit, il repartit à l'aventure abandonnant au marais les restes funestes. Or, sous la surface de l'eau, les écailles du terrible animal, hybride de puissance et de méchanceté, se dispersèrent. Le paysage sous-marin devint alors le théâtre d'une

Le marais maudit

incessante danse macabre. Ici, les lames cruelles, portées par les courants de fond, scarifiaient, incisaient, ouvraient des plaies. Là, éméchées, elles pénétraient la vase et même le roc et y greffaient leurs tissus gangrénés, pestiférés.

Trop souvent encore, un téméraire disparaît. Plus tôt, il criait « Balivernes » et entrait dans l'eau tiède pieds nus. Tôt ou tard, un corps lacéré remonte tristement à la surface. On ramène sur terre l'imprudent couvert d'oursins difformes, de plantes vénéneuses et de multiples marques : piqué, fendu, cisailé, mordu par des anguilles affamées. Sa femme et ses enfants hésitent alors à le prendre, ne serait-ce qu'à l'embrasser du regard ou une dernière fois à le caresser. On enterre son corps en se consolant que la bête nous l'ait en partie recraché.

Si un jour ton chemin, voyageur, te mène sur le territoire de la fertile Argos, épargne-toi la déroute qu'assure un passage trop près de ces marécages puants. Écoute-moi pour une fois et ne t'approche pas du marais de Lerne.

ACHLYS, FILLE DE NUIT ET DE CHAOS

Les premières lueurs de l'aube transperçaient l'épaisse noirceur de la nuit quand le vieux pêcheur se rendit à la mer. Encore à moitié endormi, il prépara tranquillement son matériel et plaça sur le fond de sa barque les cases de bois dans lesquelles il disposerait les fruits de ses efforts. Il déploya ses filets, vérifia patiemment leur état et répara les bris. Finalement, il aiguisa ses couteaux en les frottant habilement, l'un à la fois, sur une pierre abrasive. Fort occupé par ces préparatifs, il souriait distraitement. Parfois même, il se surprit à siffler en imitant ces oiseaux marins peuplant le littoral. Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi heureux, aussi serein. En fait, depuis la mort de sa femme et le sacrifice de ses deux fils sur le champ de bataille, il n'avait pas encore réussi à s'extraire complètement des souffrances du deuil. Ce jour-là pourtant, pris par la besogne de sa routine matinale, répétant des gestes cent fois accomplis, il réalisa que la vie était belle. Il prendrait désormais plaisir à s'émerveiller devant le soleil renaissant chaque jour à l'horizon.



Le vieux pêcheur ragaillard s'apprêtait à mettre son embarcation à l'eau lorsqu'il remarqua, non loin de la berge, une jeune fille errant seule en ce matin triste. La pauvre enfant aussi le regarda, hésitant à s'approcher de lui. Le vieil homme lui fit de grands signes de bras. Indécise, elle ne bougea plus, resta plutôt fixée au sol comme une fleur sur le point de mourir. Souriant, le pêcheur l'appela alors. D'une voix douce et chaleureuse, il l'invita à le rejoindre. Elle sembla l'entendre et vacilla timidement sur sa mince tige. Il fallut néanmoins quelques secondes avant qu'elle ne remue véritablement et s'approche, tel un spectre, d'un pas étrangement feutré.

Le vieil homme l'observa avancer lentement, péniblement. Presque hypnotisé par cette émouvante apparition, il n'arrivait pas à la quitter des yeux. Dès lors, plus il la regardait et plus la pâleur de son corps délicat le remplissait de pitié. Émaciée, le nez coulant, les yeux en larmes, les ongles sales, longs, les cheveux crasseux et ébouriffés, elle était triste à voir. Pourtant, quelque chose en elle rappelait l'innocence de l'enfance, la beauté du printemps. Aussi, le pêcheur songea-t-il à ses fils, à leur enfance, à leurs premiers pas, à leurs premiers mots. Il les sentit presque dans ses bras effleurant ses joues de doux baisers. De tout son corps, il frissonna aussitôt, puis, laissant s'évanouir ces souvenirs douloureux, retrouva la jeune fille. Comment un enfant, s'interrogea-t-il, peut être ainsi laissé à lui-même ? Quel univers tragique peut de cette manière tolérer des destins si absurdes ?

Cependant, son cœur essoufflé par les épreuves d'une dure vie, à peine rescapé d'une trop longue agonie, trépidait maintenant pour la jeune fille comme il s'était épanoui jadis dans l'amour de sa propre descendance. Ainsi, il ressentit un profond désir de la rassurer, de lui venir en aide, d'être pour elle un père aimant, un protecteur, un guide. Elle arriva finalement à sa hauteur et s'immobilisa à ses côtés.

Cherchant à la mettre à l'aise, bienveillant, il sourit. La jeune fleur blessée, immobile, ne réagit pas. Le vieil homme lui demanda son nom, d'où elle venait, puis lui offrit son aide. Elle demeura muette. Voulant éviter de la brusquer par ses mots et gestes, il s'astreignit à son tour au silence, mais consterné par sa maigreur, ses joues ensanglantées, ses épaules couvertes de boue et de poussière, il ne put s'empêcher de lui tendre maladroitement un bout de pain. Elle le prit de ses doigts longs et atrocement minces et, le portant tout doucement à sa bouche, le mordit par petites bouchées comme l'aurait fait une fragile souris. Croyant qu'elle avait faim, il lui proposa un repas. Encore une fois, elle resta fermée et laissa sans réponse cette autre question. Il lui offrit tout de même un peu d'eau, une sardine grillée, puis de l'huile d'olive. Silencieusement, elle but l'eau, avala la sardine, trempa son bout de pain dans l'huile dorée. Le vieux pêcheur remarqua que ses mains tremblaient, que son corps tout entier frissonnait subtilement. Ne sachant que faire, croyant finalement que la pauvre petite était sans voix, puis qu'elle avait froid, il s'éloigna vers sa barque et se mit à y chercher un tissu quelconque afin de la nettoyer et de la couvrir.

Au fond de son embarcation, le vieil homme trouva un grand tissu de laine. Il prit alors l'un de ses couteaux et entailla l'étoffe afin d'en découper une frange. Il déposa ensuite le couteau affuté sur le bord de la barque, puis retourna vers la jeune fille qui, entre-temps, avait cessé de manger. Se tenant derrière elle, il l'enveloppa dans la plus grande pièce de laine puis, lui faisant à nouveau face, avec la frange plus petite, lui essuya les larmes, lui nettoya délicatement les joues. La jeune fille ne tremblait plus, mais demeurait impassible. Il voulut savoir si elle avait encore faim, si elle désirait l'accompagner en mer. Obstinément muette, elle plongea alors un regard gris et sévère dans les yeux du vieil homme. À ce moment, le temps se figea. Passé, présent et futur se mêlèrent imperceptiblement. Aussitôt, le ventre du pêcheur se crispa. Il eut soudainement mal à la tête. Atrocement. De ses deux mains, il se serra front. Il suait abondamment. Aussi, sentit-il que quelque chose en lui perdait pied. Il ferma quelques secondes les yeux. À peine venait-il de les rouvrir qu'il vit alors la jeune fille se retourner tranquillement puis, du même pas lent et laborieux qui l'avait amenée vers lui, s'éloigner sans ne rien dire, obstinément silencieuse. Elle n'avait pas fait cent pas qu'une brume sortie de nulle part l'enveloppa, la faisant bientôt disparaître complètement.

Le vieil homme ne le saura jamais, mais en le quittant, sentant son profond désarroi, ressentant que la tristesse envahissait à nouveau son corps vieilli et usé, la pauvre fille sourit finalement. Prenant un sadique plaisir à imaginer le vieux débris sombrant dans le ressac du désespoir, elle ne

se retourna même pas. Ce sourire n'était que pour elle, Achlys, fille de Nyx, la nuit, et de Chaos.

Personne ne revit jamais le vieil homme. On raconte toutefois que ce matin-là, la mer se couvrit soudainement d'une épaisse nuée. On retrouva le bateau à son emplacement habituel. Il était intact et, à coup sûr, n'avait pas ce jour-là affronté la mer. Dans l'une des cases de bois disposés le long des parois, on remarqua que l'un des couteaux était maculé de sang.

LE FLEUVE DE L'OUBLI

Le temps n'existe que pour les mortels. Seuls ceux qui voient inexorablement en chaque jour un pas de plus vers leur propre mort comptent les heures, dénombrent les jours. L'univers, lui, est éternel, en dehors du temps. Toutefois, le mortel né de cet univers infini retrouvera chez Hadès, le roi des morts, cette éternelle légèreté. Débarrassé du poids de l'être, libéré de sa mémoire cruelle, allégé de son corps corruptible, il sera un jour appelé à traverser le fleuve de l'oubli.

Au cœur des entrailles de la Terre, coule dans un silence absolu ce fleuve légendaire que l'on nomme le Léthé. Ses eaux, comme une uniforme masse d'huile, glissent paisiblement, sans le moindre tumulte, sans le plus subtil murmure. Un vieil homme, probablement l'esprit éternel de ses flots, surveille son paisible cours. Dans l'une de ses mains, il protège une urne noire, tandis que de l'autre il tient la coupe d'or de l'oubli.

Toi qui m'écoutes en ce jour lumineux, tu rejoindras tôt ou tard les hordes d'humains disparus. Toi qui aujourd'hui vibres de mille élans de vie, tu disparaîtras à ton tour sous la surface du monde.

Sache donc dès maintenant que dans les profondeurs de l'Hadès tu pourras, après maintes errances, obtenir la tragique faveur de revenir sur Terre, d'incorporer un autre corps humain et de replonger dans les flux illusoires du temps et du destin. Pour ce faire, tu devras approcher le vieil homme, le saluer, puis pénétrer dans le fleuve Léthé. En acceptant ensuite la coupe qu'il t'offrira, tu oublieras cette vie. Un court instant, tu accèderas à l'éternel, hors de l'espace et du temps. Un bref instant, tu t'évanouiras dans l'être universel. Enfin, si tel était ton désir, tu renaitras autre, infime dans l'infini.

LA RENAISSANCE



TOUCHER LE PACTOLE

Le fleuve

De terribles mugissements se faisaient entendre. Le fleuve, habituellement calme, s'emportait en formant çà et là cascades et tourbillons. Ses eaux normalement vierges et limpides s'obscurcissaient à vue d'œil. On aurait dit qu'une gigantesque coulée de boue envahissait comme une horde barbare un sanctuaire abandonné. On aurait juré que la pureté de l'éternel courant venait à tout jamais d'être compromise. Dorénavant, le fleuve révolté sortait même de son lit, formait mille méandres, érodait sauvagement le roc et inondait cruellement les berges. Furieux, il criait à l'injure, hurlait au sacrilège. De toutes ses forces, il tentait d'emporter l'homme qui, dans ses eaux et sans son autorisation, osait se laver.

L'esclave et le dieu

Mon pauvre maître vient de fuir son palais. Je n'avais encore jamais contemplé un homme aussi triste, aussi désespéré. J'avais pourtant tout tenté afin de le consoler, afin de bercer sa peine, mais

il n'avait même pas voulu me laisser entrer dans sa chambre. En fait, pendant plus d'une semaine, il y était demeuré enfermé et n'avait plus autorisé personne à y pénétrer. À l'entendre crier et se frapper la tête contre les murs, j'ai pleuré abondamment et j'ai craint pour sa vie. Allait-il oser commettre l'irréparable ? Allait-il me laisser, moi sa jeune esclave, sans la moindre protection dans cet univers barbare ?

Puis, il y a de cela deux jours, un vieil homme à la barbe grise s'est présenté à son chevet. Il prétendait qu'on l'y avait convoqué. Je m'attendis à le voir aussitôt ressortir la queue entre les jambes. Quelle a été ma surprise, lorsque je réalisai que Midas discutait calmement avec lui, comme avec un ami. Au bout de plusieurs heures, l'homme ressortit enfin, toujours aussi énigmatique. Alors qu'il s'en retournait, j'eus l'étrange impression qu'un dieu me faisait face. Puis, tout juste avant de quitter le palais, il s'arrêta devant moi et me souffla deux inoubliables mots tout en me caressant les épaules : « il renaîtra. »

Mon roi vient de m'abandonner. Comment avait-il pu seulement s'imaginer qu'une totale richesse parviendrait à combler ses vides, à le distraire de son angoisse, à lui faire oublier sa peur de mourir ? Ce n'est pas ma pauvreté qui m'incite à me méfier ainsi des trop grandes fortunes, mais bien ma lucidité face au tragique de la vie. Peut-on vraiment espérer que le fragile fil de notre existence se déroule doucement sans jamais s'étioler ou se rompre ? N'y a-t-il pas un péril à prétendre atteindre la divine contrée des dieux, nous qui ne sommes que mortels ? N'est-ce pas par notre ignoble pauvreté

que nous pouvons nous extasier devant la beauté du réel ? Je ne suis sans doute qu'une jeune esclave trop stupide pour embrasser les convoitises des puissants. Je suis peut-être trop naïve, trop minuscule pour saisir le sens des plus vastes empires. Toutefois, il me semble que l'or n'a de valeur que par sa rareté. Que le pouvoir n'est magnifique que lorsque l'on parvient à retenir ses débordements. La puissance ne réside-t-elle pas surtout chez ceux qui, sachant jouir en véritables sages, s'abstiennent d'en faire vil usage ? Qui suis-je cependant pour oser juger autrui ? Moi qui suis émue et émerveillée par l'infini cosmos qui m'englobe et me dépasse, moi qui prends plaisir à tenir une chambre propre, à bien servir mon roi, n'aurai-je pas aussi un jour le privilège de glisser à mon doigt un anneau doré ? Ne voudrais-je pas alors comme ce pauvre roi me couvrir entièrement d'un voile étincelant ? Humblement, je ne crois pas. Si un jour, je porte sur l'un de mes doigts le plus simple des anneaux d'or, c'est par ma discrétion, ma modestie, qu'il apparaîtra à ceux qui sauront le contempler. L'équilibre seul, par ses fines nuances, par sa subtile précarité, accorde au chaos du monde un accès à la beauté. Pauvre roi, triste rescapé des illusions vaines, comprendras-tu enfin qu'il est absurde de vouloir te parer d'or. Ô mon roi, Midas que de tout mon cœur j'aime, réaliseras-tu enfin que toute la richesse du monde ne te rendra pas heureux.

Le vœu

Il y avait très longtemps, avant même que Midas ne s'entoure de jeunes esclaves, avant même que du

joug d'affreux tyrans il les libère et les ramène chez lui, il recherchait plus que tous hommes à comprendre le sens de la vie. Sa quête l'avait mené sur les traces de Silène ainsi que de Dionysos, vieux dieu à la barbe grise. Désirant remercier le jeune roi pour avoir retrouvé puis irréprochablement hébergé celui qu'il considérait comme son père adoptif, l'étrange dieu lui avait offert de réaliser l'un de ses vœux. Midas, bien malgré lui, encore éprouvé par les obscures révélations de Silène, opta pour la plus extrême richesse. Ainsi, il demanda au dieu de lui permettre de changer en or tout ce qu'il toucherait de ses mains. Le dieu ne se déroba pas et acquiesça à sa demande.

On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve

Midas se tenait bien droit au centre du fleuve. Il devait lutter de toutes ses forces pour ne pas être emporté par les courants sauvages qui gonflaient les eaux à vue d'œil et faisaient pression sur ses pieds, ses jambes et son torse. L'eau qui, alors qu'il pénétrait le Pactole, lui arrivait à peine aux genoux, menaçait maintenant de lui avaler les bras, les épaules et la tête. Le roi se sentait pris au piège, entouré de mille ennemis désirant sa mort. Néanmoins, malgré les assauts répétés et la menace terrible d'une noyade, il ne se laissa pas abattre, s'obstinant plutôt, imperturbable, à laisser les flots agités lui râper le corps, lui frapper les membres, lui purifier la moindre parcelle de peau. Soudainement, il entendit le fleuve l'injurier, lui reprocher d'avoir souillé ses eaux, d'être entré dans son lit

sans son consentement. Il le menaçait de l'avalier, de l'engloutir, de le prendre dans ses tourbillons jusqu'à ce qu'il regrette son audace et succombe de son arrogance.

— Qui es-tu sacrilège humain pour venir déverser ta saleté dans mes eaux sans même m'en demander la permission ?

— Je me nomme Midas, je suis roi de Phrygie. Dionysos m'a conseillé d'entrer dans tes eaux afin de me purifier.

— Alors tu es celui qui se gava d'or en croyant s'offrir la bonne santé ! J'ai entendu parler de toi.

— Ne pourrais-tu pas venir à mon secours. Je t'implore de me laver. Au nom de tous les dieux, je m'agenouille devant toi, perdu. Aide-moi à retrouver celui que j'ai été et ne me laisse pas ainsi périr dans tes flots, victime du délire et de la tromperie.

Aux mots implorants du roi, le fleuve magnanime se calma. Renversant même son cours, il porta Midas jusqu'à sa source. Là, au cœur des montagnes lydiennes, sur le massif du mont Carmanorion, il le purifia tel que l'avait souhaité Dionysos. Depuis ce temps, le fleuve apaisé porte dans son lit de sable une réserve inépuisable de fines particules d'or. Parfois, lorsque ses flots s'agitent à nouveau, l'on peut y voir virevolter des millions de paillettes dorées.

POMME DE DISCORDE

C'est sur l'Olympe majestueux que furent célébrées les noces du valeureux Pélée, fils d'Éaque, et de la divine Thétis. On y versa le nectar et partagea l'ambrosie, on y brula des hécatombes. Sur les mêmes lits siégèrent les hommes et les dieux qui, fiers du banquet partagé, réaffirmaient leur alliance sacrée par maints dons et sacrifices. Tous paraissaient radieux, pleins de cette joie débordante propre aux plus grandes célébrations. À ce moment, aucun présage noir de guerre ni aucune obscure prophétie n'aurait pu assombrir l'éclat de bonheur qui reluisait sur chacun des visages de la festive assemblée. Au cœur de la nuit, alors que l'heureux tumulte laissait brièvement place à un silence solennel, Zeus, tenant la main droite de la néréide pointa son foudre vers le ciel. À ce signal, Pélée, le noble meneur de chars, enveloppé d'une nuée d'or, avança vers la divine vierge qui lui était promise. Pour sa part, Thétis, vêtue d'une constellation d'étoiles, laissa doucement glisser les doigts du Cronide et se précipita dans les bras grands ouverts du roi de Phthie. C'est à ce moment précis, alors que tous assistaient, charmés, à l'ultime parade nuptiale, qu'Éris, déesse

de la discorde, que l'on n'avait pas invitée, apparut soudainement et jeta entre les deux amants une pomme aux feuilles d'or. Le fruit rouge comme le sang roula quelques instants avant de s'immobiliser sous le regard interloqué des convives. Éris, pendant ce temps, disparut sans rien dire. Sur la pomme, toutefois, on remarqua immédiatement les gravures noires : « Pour la plus belle ». Entre l'or, le rouge et le noir, un destin funeste venait d'être réglé.

Presqu'au même moment, du côté oriental de la mer Égée, plus précisément sur les flancs du mont Ida, un jeune berger assurait la surveillance de ses troupeaux. Jamais il n'aurait pu se douter qu'à mille lieues de là une déesse courroucée venait de lier son destin à celui du fils de Pélée, Achille. Pourtant, cette nuit tranquille allait bientôt laisser place à un extraordinaire lever de soleil. Pâris, le jeune berger, serait confronté à son tour à la pomme de discorde.

À peine Pâris venait-il de fermer l'œil, lui qui avait passé la nuit entière à guetter ses moutons, qu'un vent terriblement froid le fit sursauter. Celui qu'il vit apparaître l'émerveilla. Hermès, le messager des dieux, installé auprès de son modeste feu lui soufflait un air boréal au visage. Pâris fut d'abord effrayé, mais Hermès, doux et chaleureux le calma immédiatement. Lorsque finalement le berger retrouva sa contenance, le fils de Zeus et de Maïa put lui exposer les raisons de sa venue.

« Je suis le protecteur des bergers, commença-t-il par affirmer, s'assurant ainsi du lien de confiance.

Si je t'apparais aujourd'hui, Pâris-Alexandre, c'est parce que Zeus, le porte-Égide, m'y a convié. Dans quelques instants, trois déesses viendront nous rejoindre, elles se disputent le prix dû à la plus belle. Tu devras accorder à l'une d'elles la pomme aux feuilles d'or que voici. Tu m'entends, Pâris, il est temps pour toi de démontrer la valeur de ton jugement devant l'Assemblée des dieux. Zeus te fait confiance. Tu devras trancher. Nous attendons aujourd'hui le jugement de Pâris. »

Tel que l'avait annoncé Hermès les trois déesses arrivèrent bientôt sur les pentes du mont Ida : Athéna, la vierge guerrière, Aphrodite, puissance d'amour ainsi qu'Héra, déesse au trône d'or, protectrice du mariage. Impatientes de mettre fin à cette dispute à laquelle Zeus refusa de prendre parti, elles n'hésitèrent pas un instant à se dévêtir afin de dévoiler toutes leurs splendeurs et rencontrèrent, une à la fois, le jeune berger.

Héra approcha tout d'abord. Ses courbes voluptueuses, son charme royal, son parfum suave ainsi que ses mouvements gracieux charmèrent aussitôt le jeune homme. Demeurant à une certaine distance de Pâris, elle se contenta de lui promettre le pouvoir et la richesse. « Accorde-moi la pomme aux feuilles d'or, jeune Pâris, et je te ferai seigneur de toute l'Asie. Tu seras l'homme le plus riche et puissant du monde. »

Athéna se présenta en deuxième. Désarmée et nue, elle demeurerait terrifiante malgré son évidente beauté. Cette fois, Pâris prit un pas de recul dans un geste de soumission. Restant de marbre, droite et sérieuse, la déesse aux yeux pers s'engagea

à accorder au berger la victoire, la beauté et la sagesse. «Remets-moi cette pomme aux feuilles d'or, sage arbitre, et je t'offrirai le commandement des hommes. Tu seras victorieux dans tous tes combats, fier d'une beauté inégalable et sage comme nul autre homme dans cet univers.»

Aphrodite rejoint finalement Pâris. Séduisante et séductrice, elle se rapprocha tellement du jeune berger que leurs peaux se frôlèrent brièvement. Exposant les moindres parties de son sublime corps en tournant sur elle-même puis en s'immobilisant dans des poses plus suggestives les unes que les autres, elle l'entretint d'une jeune femme, d'une maison à construire, d'un avenir à réaliser. «Attribue-moi cette pomme aux feuilles d'or, charmant Pâris, et tu pourras vivre l'amour dans les bras de la sublime Hélène. Je te le jure, mon beau berger, tu reviendras dans ton palais accompagné de la plus charmante des femmes que le monde ait connue.»

Bien des années plus tard, les navires des belliqueux myrmidons accostèrent sur les rives de la grande cité d'Ilion. À leur tête, Achille aux pieds légers, le fils de Pélée, les commanda lors du long siège de la ville. Protégé par les imposantes fortifications, Pâris-Alexandre, accompagné de celle que l'on nommait Hélène de Sparte participait, pour sa part, à la défense de sa cité avec ses frères et alliés troyens. Le destin du jeune berger finalement reconnu comme fils de Priam et prince de Troie croisa alors celui du fils de Thétis. Malheureusement pour

Antimanuel de mythologie grecque

Hécube, la mère de Pâris, le rêve qu'elle eut avant la naissance de l'enfant se réalisa : Troie fut bientôt dévorée par des serpents de feu.

BYSAS AU PAYS DES AVEUGLES

Déjà plusieurs mois s'étaient écoulés alors que Byzas et ses hommes erraient sur terre et sur mer. Nulle part n'avait-on entendu parler du pays qu'ils recherchaient. Ils avaient interrogé tous ceux qui croisèrent leur route, cherché des pistes et consulté des devins. La terre convoitée n'était connue d'aucun d'entre eux. Leur science occulte n'était d'aucun remède aux maux des aventuriers de Mégare. L'Oracle de Delphes avait pourtant fait signe : la colonie des Mégariens devait être fondée face au pays des aveugles.

Parmi les hommes de la troupe, une insatisfaction grandissante faisait rage. Plusieurs avaient perdu espoir, se demandaient s'il valait encore la peine de continuer, de s'acharner. Pour certains, la réalité crevait les yeux : ils n'arriveraient jamais au pays des borgnes. Ainsi, malgré la confiance inébranlable de Byzas, plusieurs avaient décidé de faire marche arrière et de regagner leur patrie. De ceux qui étaient restés à ses côtés, nombreux encore ne se faisaient plus vraiment d'illusion et commençaient à contester les directives de leur chef. Aussi, on se bagarrait plus fréquemment et plus violemment. On

buvait davantage, on négligeait le bon ordre dans les campements. Le vent se devait de tourner.

Cette journée-là, Byzas avait annoncé à ses troupes épuisées qu'il leur accordait trois jours de repos. Un repos, espérait-il, salutaire. Le territoire où ils campaient était riche en rivières et en petits gibiers. Permettre ainsi à ses derniers hommes de chasser, de pêcher ou de se promener librement ne pouvait que leur être bénéfique. Il était d'ailleurs également temps pour lui de s'aérer quelque peu l'esprit et d'oublier un instant cette quête impossible. Aussi, il profita de ce moment de relâche pour explorer seul la région en laissant virevolter ses idées au gré des courants d'air.

Atteignant le sommet d'un petit promontoire après quelques heures de marche, Bysas s'assit et médita. La scène marine qui se redessinait sans cesse devant lui l'envoûtait. En tant que fils de Poséidon, il ne pouvait qu'être charmé par la rencontre de la mer et des deux fleuves. Perché au-dessus des eaux, dominant l'étendue fluide, l'endroit était enchanteur. Toutefois, outre l'absence de toute trace de présence humaine, ce qui impressionna le plus le vaillant chef d'expédition, le meneur d'hommes, c'était la position hautement stratégique que représentait cet espace de collines surveillant les flots. Aussi, malgré le fait que l'accès aux berges impliquait une quelconque descente, le chemin était court. De là-haut, on pouvait aisément guetter les alentours et dans tous les sens, depuis la terre ou l'eau, prévenir l'arrivée de marchands, de simples voyageurs, de guerriers, d'amis ou d'ennemis.

Bercé par des vents cléments, Bysas s'étendit alors dans les herbes et s'endormit. Ce qui lui apparut sous la forme d'un doux rêve allait bouleverser sa vie. Il se vit creusant le sol du promontoire. Le corps couvert de boue et de poussière, il extrayait à grands efforts des lourdes pierres. Il s'entendit aussi discuter avec d'invisibles architectes de l'édification de murs, de déploiement de routes, d'érection de lieux d'habitation et de grandes places. Il s'imagina une ville dominant l'entière région. Il rêva d'une renommée à venir, d'une colonie fleurissante, d'un futur éternel. Byzantion. Il rêva de Byzantion, sa ville, sa colonie, la fierté de Mégare.

Brusquement, il fut tiré de son sommeil par les cris de camarades. Un bref instant, il ne sut plus où il se trouvait, encore suspendu entre le monde des rêves et le réel. Lorsqu'il comprit enfin ce qui se passait, il accueillit chaleureusement les amis qui venaient à sa rencontre. Ceux-ci voulaient simplement le tenir informé de leurs recherches.

« Nous sommes allés explorer de l'autre côté du fleuve. Quelques hommes y vivent dans des cabanes de bois et de rustiques campements. Ils semblent s'être installés depuis plusieurs semaines puisque déjà, des fosses étaient creusées et des canaux d'irrigation sillonnaient le sol. Ils ont ouvert une clairière en plein centre du boisé. Certains d'entre eux s'affairent en ce moment à édifier des murailles de bois. D'autres déplacent des pierres sur le chemin qui lie leur village aux berges les plus rapprochées. Ils semblaient craindre qu'on les attaque. D'ailleurs, à notre arrivée, ils se sont d'abord montrés très hostiles. On a craint de devoir livrer bataille

sur-le-champ. Voyant que nous n'étions que sept, ils nous ont finalement accueillis et offert à manger. »

Dès leur départ, Bysas, rassuré de voir ses camarades à pied d'œuvre, s'étendit à nouveau et retrouva aussitôt l'univers du rêve qu'il venait à peine d'abandonner. La scène onirique reprit forme et Byzantion se recréa devant lui. Cette fois-ci cependant, depuis les hauts murs de la magnifique cité, il pouvait observer au loin des hommes s'affairer comme des fourmis. En effet, de l'autre côté du fleuve se distinguaient des silhouettes nerveuses coupant des arbres, creusant le sol, édifiant au bord de la mer une énorme palissade. Attentif, Bysas les contempla de longues minutes. Dubitatif, il essayait de comprendre leur agitation, d'expliquer leur peur et leur nervosité quasi malade. Il allait d'un puissant cri les inviter à le rejoindre sur le sommet de sa colline lorsque, brusquement, on capta toute son attention. Une jeune femme apparut à ses côtés et lui prit le visage de ses deux mains pâles. D'un geste doux mais autoritaire, elle attira ensuite le regard du rêveur vers le sien. Bysas reconnut devant lui l'Oracle de Delphes, la Pythie. Celle-ci lui sourit tout d'abord et, avant de disparaître aussi subitement qu'elle s'était matérialisée, lui souffla tendrement à l'oreille : « Peut-on imaginer pareils aveugles ! »

Sur le promontoire naturel que l'on nomme maintenant la Corne d'or, Bysas fonda finalement la colonie tant convoitée des Mégariens. Longtemps celle-ci porta le nom de son légendaire

Bysas au pays des aveugles

fondeur : Byzantion. Par la suite cependant, elle fut désignée comme Byzance, Nea Roma (Nouvelle Rome), Constantinople et Istanbul. Aujourd'hui encore, l'air y est suave et la vue magnifique.

L'ACQUIESCEMENT

Depuis l'Olympe jusqu'aux confins des terres inconnues, le sol s'agita furieusement. Aux implorations de la divine Thétis, Zeus avait donné son assentiment. Il ferait souffrir les Grecs afin d'apaiser la colère du divin Achille. Sur le champ de bataille, devant la ville de Priam, les guerriers grecs et troyens crurent que par ses soubresauts la terre exprimait ses désirs et, qu'à sa manière, elle faisait signe. Aussi, partout de par le monde observa-t-on le vol soudain des oiseaux et tâcha-t-on d'en déceler le sens. Sur les mers sauvages, les marins durent manœuvrer parmi des vagues devenues folles. Puis, là où brillait une kyrielle d'étoiles et que régnait la nuit mystérieuse, on eut l'impression qu'un vent astral balayait la Terre-Mère endormie. Encore une fois, on chercha à comprendre l'incontestable présage.

D'abord perceptible par l'inclinaison du large front, puis par le retrait dans son fort cou du menton souverain, l'acquiescement sacré de Zeus fut consenti. Tout s'était ainsi joué en un subtil hochement de tête. Dorénavant, il n'y avait rien que le langage puisse ajouter. La décision, irréversible,

L'acquiescement

avait été prise. La colère d'Achille s'apaiserait par la déroute cruelle de l'armée grecque devant les murs de Troie.

Souvent, les hommes s'attendent à ce que les dieux s'expriment en empruntant comme eux les routes tortueuses du langage. Aussi, imaginent-ils, enthousiastes, les douces paroles qu'une Athéna ou qu'un Zeus pourrait leur murmurer à l'oreille. Pourtant, pour les maîtres de l'Olympe enneigé, les mots ne sont qu'artifices, superflus et confusions. Pourquoi se perdraient-ils dans les méandres alphabétiques. Leurs volontés s'expriment par le bruissement des feuilles d'un grand chêne ou par le battement d'ailes d'un papillon, par l'écho d'une grotte ou par la chute d'un flocon de neige. La nature tout entière est leur premier support, le matériau qu'ils manipulent, mettent en ordre et à partir duquel ils offrent accès à leur univers de préoccupations.

Mortels, ne cherchez plus à ouïr ses mots profanes, mielleux et empruntés, contemplez plutôt la diversité de ce monde qui s'agite et fait signe. Ces dieux que vous priez se confondent à cette nature s'animant en montrant la voie. Lorsqu'un dieu acquiesce à vos projets, un vent, une vague, une fleur ou une étoile filante vous regarde et sourit. Simplement.

LE CASQUE D'ULYSSE

Depuis les hauteurs de leur palais, les dieux observaient les Grecs et les Troyens envahir la large plaine. Ni le tumulte des pas ni le fracas des armes ne pouvaient les laisser indifférents. Attentifs, ils virent s'élever une fine poussière qui, comme une tempête de sable dans le grand désert africain, devint rapidement brouillard et nuée. Pendant un instant, aussi bien les guerriers que les dieux n'y discernèrent plus rien sauf cette rumeur d'un choc à venir. En plein jour, une nuit noire régna brièvement. Lorsqu'enfin le soleil réapparut et que commença à se dissiper l'épais voile issu de la terre, les guerriers bien rangés rayonnèrent à nouveau. De là-haut, cependant, comme si le ciel s'était renversé, les dieux ne remarquèrent que les milliers de casques qui étincelaient, stellaires, tel un amas lumineux dans la Voie lactée. De là-haut, il n'y avait plus ni Grecs ni Troyens, plutôt un océan d'étoiles dansantes.

Parmi la foule assemblée, les lourds casques d'airain distinguaient les guerriers expérimentés, chefs et héros. Un peu partout sur le champ de bataille des crins de chevaux se dressaient remarquables et

menaçants. Les uns s'irisaient de couleurs vives, flamboyantes : jaune, ambre, soufre, or, safran, orange, cuivré, roux, corail ; rouge, sang de bœuf, vermeil, feu, bourgogne, écarlate. Les autres arboraient des teintes sombres, ténébreuses : noir, charbon, aile de corbeau, ébène ; gris, anthracite, ardoise, fumée ; marron, brun, acajou, alezan. Depuis les hauteurs sacrées, on aurait cru à un affrontement de coccinelles, de dermestes, de fourmis, de lyctes et de scarabées. Du point de vue des hommes, c'étaient plutôt la noblesse et l'indomptable courage que l'on percevait.

Quelque peu en retrait, les plus jeunes, ayant à peine connu les peines de la réelle bataille, étaient pour leur part coiffés de modestes casques de cuir. À l'exception de rares héros, en particulier de Diomède et d'Ulysse, ils étaient les seuls guerriers à ne pas se couvrir des œuvres d'Héphaïstos, le divin forgeron. Pour se protéger la tête, ils enfilaient plutôt des bonnets confectionnés à partir d'épaisses peaux de bœuf, de bouc ou de sanglier. Deux ou trois peaux superposées et solidement cousues suffisaient à couvrir leur chevelure et à protéger leur crâne. Un jour, ils revêtaient à leur tour les casques d'airain. En attendant, ils tiraient une grande fierté de voir parmi les héros le lion Diomède accorder à son casque de peau de taureau terne et sans crinière le plus grand des respects. Les dieux les observaient aussi, conscients que parmi ces poussières d'étoiles d'éventuels héros débutaient leur dur apprentissage.

Quant à Ulysse, le roi d'Ithaque, le protégé d'Athéna, le lanceur de flèches, il arpentait le champ de bataille la tête couverte de dents de sangliers.

Au moins cinquante féroces bêtes avaient dû être abattues afin de remplir les quatre rangées formant le casque unique. Montées sur un bonnet de cuir renforcé d'une structure de bois et doublé d'un épais feutrage, les dents blanches, emboîtées à la verticale les unes sur les autres, hérissaient de toutes parts. Puis, protégeant les tempes ainsi que les oreilles, d'épaisses sangles de cuir, également couvertes de dents brillantes, liaient le casque sous le menton du héros de manière à le rendre indélogeable. Comme il avait fière allure cet Ulysse rusé et ingénieux. Comme il était beau aux regards de ces dieux moqueurs ce seigneur, ce chasseur, ce guerrier imprévisible. Maîtrisant les forces sauvages les plus destructrices afin de repenser la guerre, Ulysse, par sa seule coiffe excentrique, exhibait son désir de changement, sa soif de révolution.

Bien après la chute de Troie, le casque d'Ulysse allait beaucoup voyager. Cependant, sa généalogie déjà riche lui donnait aux yeux du héros aux mille tours une valeur d'exception. L'histoire tragique de sa coiffe, Ulysse la connaissait bien. Entre le génie créatif, l'hôte généreux, le voleur sans scrupule, les hommes pacifiques et les guerriers assoiffés de sang, il avait traversé tout ce que l'humanité pouvait dévoiler de beau et de laid. Parfois, face aux curieux qui s'informaient, le roi d'Ithaque évoquait cette impressionnante lignée. Comment le chasseur intraitable qu'était Amyntor avait imaginé et construit adroitement le casque. Par quelle fourberie Autolykos, sans doute le plus grand des voleurs protégés d'Hermès, le lui avait dérobé. À quelle occasion le prêtre égyptien Amphidamas,

Le casque d'Ulysse

celui qui dompte tout autour, avait incité le célèbre brigand à le lui céder. Comment, ensuite, Molos, le père vaillant, en avait hérité en gage de sa grande hospitalité. Dans quelle circonstance il l'avait lui-même offert à son fils Mérion qui, sans hésiter, le transmet à son tour à Ulysse sur le champ de bataille.

Ainsi, sur la plaine de Troie, alors qu'une autre journée de combat s'amorçait sous un soleil radieux, les dieux observaient l'industriel Ulysse. Encore une fois, le héros grec n'en faisait qu'à sa tête. Aussi, de là-haut, s'amusait-on à voir défiler cette extraordinaire comète d'une blancheur lumineuse. Aussi, là-haut, savait-on déjà que l'original casque coiffant le héros commençait à peine son voyage dans les cycles de l'éternité.

DIONYSOS-ZAGREUS

Empruntant la forme d'un serpent, Zeus, le père des dieux et des hommes, s'approcha de la belle Perséphone. La jeune femme, nue et endormie, s'était étendue sur un tapis de mousse et de fougères non loin d'une faille rocheuse menant à son funeste repaire. Le serpent, zigzagant silencieusement entre les hautes herbes, épiait sa proie tout en cheminant. Puis, alors que la ténébreuse déesse écartait sans s'en rendre compte les jambes en offrant au serpent la possibilité de s'y immiscer, le dieu rampant saisit l'occasion et s'enfonça dans l'obscurité féminine.

Le jeune dieu s'amusait seul. Depuis son réveil, loin des siens, il arpentait la grande forêt en sautant, courant, se cachant ici, ramassant là quelques pierres ou bouts de bois. Rien de cet univers pourtant sauvage ne l'effrayait ni ne le repoussait. Il était plutôt profondément attiré par ces lieux étranges et inconnus. D'ailleurs, quelque chose en lui aspirait constamment à ces confrontations, luttes incertaines, déséquilibres soudains, moments entre l'extase et la

folie. De plus, il était curieux comme pas d'autres et sa soif intarissable de découverte l'amenait à explorer toujours plus loin cette altérité sans laquelle il ne se sentait pas vivant. Ainsi, téméraire, il se retrouvait fréquemment aux limites de son monde, sur les frontières ténues séparant les sols fermes des abîmes sans fond.

Soudainement, au détour d'un étroit sentier de chèvres, il aperçut au cœur d'une clairière des êtres très grands couverts de chaux de la tête aux pieds. Ils étaient beaux, comiques et attirants. Le jeune dieu ne les connaissait pas, ne les avait même jamais vus, ni de près ni de loin. Leur blancheur, éblouissante, suggérait une certaine pureté et excusait à elle seule la puissance monstrueuse que trahissaient leurs plus subtils mouvements. Il avait envie de les rejoindre, de les rencontrer. Un érotisme religieux lui suggérait déjà des liaisons sacrées. Sagement, cependant, il les observa longuement bien tapi sous des feuillages denses et d'énormes racines. Les êtres inconnus semblaient danser ou se battre de manière ritualisée. Dans un grand panier tressé, ils plongeaient leurs mains et ramenaient sans cesse d'intrigants objets. Puis, échangeant une pièce contre une autre, ils reformaient le cercle et s'agitaient de nouveau. Sous la lumière du soleil levant et le jeu hallucinant des ombrages multiples, leur danse paraissait transe. Ainsi, sans jamais se révéler, le jeune dieu les entendit rire à gorge déployée, les vit s'enlacer chaleureusement comme des amants, puis se disputer comme de farouches lutteurs. Plus il observait et plus il était émerveillé. Il n'avait pas peur de ces danseurs blancs. Au contraire, ce qui

dans cette apparente prudence faisait songer à de la peur, dévoilait, encore une fois, un complexe mélange de curiosité intellectuelle, de désir charnel, d'attrance cosmique. Aussi, s'il demeurait à l'écart, c'était parce qu'il ne voulait pas interrompre le spectacle enchanteur. Tôt ou tard, de toute manière, ils feraient connaissance. Le moment n'était simplement pas encore venu. Le jeune dieu, fils de Zeus et de Perséphone, avait tout son temps.

De leur côté, ayant soigneusement orchestré leur cérémonie, les Titans n'attendaient plus que l'arrivée du jeune dieu pour débiter leur repas. Depuis plusieurs jours, en effet, ils assistaient au va-et-vient de l'enfant et avaient planifié méticuleusement les événements du matin afin de le prendre au piège. L'un d'eux avait récolté la chaux dont ils s'étaient ensuite enduit la peau. Un autre avait sélectionné la dizaine d'objets, tous plus curieux et attirants les uns que les autres, qu'ils utiliseraient comme appâts. Un troisième avait chorégraphié une série de pas de danse à la fois amusants, légers, mais également rythmés et accrocheurs. Un quatrième, finalement, avait transporté le lourd chaudron de bronze et préparé le site de feu sur lequel l'on ferait cuire le festin. Ce n'était maintenant qu'une question de temps avant que l'enfant ne sorte de sa cachette et se révèle au grand jour. Les Titans, tel que l'avait exigé Héra, la furieuse déesse, étaient prêts à le recevoir dans leur cercle.

Enfin, la cérémonie des êtres blancs s'interrompit. Le jeune homme, follement intrigué, n'en pouvait plus d'attendre immobile sous le couvert de la forêt. Il profita de cette ouverture pour faire

son entrée en scène, s'avança complètement nu vers les Titans qui l'attendaient impatiemment. On l'accueillit chaleureusement en lui tapotant le dos, en lui pinçant les joues et en lui caressant les cheveux. Bientôt, rieur, l'hôte des Titans fut invité à s'asseoir près du feu. Afin de le tenir bien occupé pendant que l'on préparait le repas, on lui offrit les jouets en l'invitant à en choisir un, pour lui seul, qu'il pourrait ensuite conserver. Les yeux grands ouverts, l'enfant les prit un à la fois, les examinant chacun dans les moindres détails : une pomme de pin, des rhombes, des pommettes d'or, un jeu d'osselets, une touffe de laine. Ensuite, il en sélectionna trois qu'il plaça entre ses jambes croisées. Il examina à nouveau les trois jouets. Tout d'abord, il recueillit un petit cheval d'argile. L'animal, sommairement formé, dressait ses pattes avant en cambrant le dos. Sa crinière avait été peinte grossièrement, mais donnait ainsi l'impression d'être gonflée et mise en mouvement par le vent et la fougue sauvage de l'animal. Il le trouvait joli, mais le redéposa avec les autres délaissés. Il saisit alors une figurine aux formes semblables à celle d'un dieu. Elle était grande et toute de bois sculpté. La tête, les bras et les jambes étaient mobiles, seulement liés au corps par de solides ligaments. Il la manipula quelques instants, rit un peu, mais la redéposa également avec les autres. Finalement, de ses deux mains, il éleva devant son visage un magnifique disque métallique et s'y contempla longuement. Jamais encore il n'avait autant examiné son propre reflet. Tantôt, il grimaçait en contorsionnant ses traits de manière grotesque,

tantôt, se voilant le visage d'une main, il tentait de surprendre son double en surgissant sans prévenir.

Le jeu de l'enfant-dieu s'arrêta net. Le précieux miroir qu'il tenait entre ses petites mains curieuses lui échappa brusquement. Il ne put que réagir à l'attaque sournoise des Titans. Leurs intentions ne pouvaient dorénavant être plus claires. Leurs yeux de fauves et leurs gueules grandes ouvertes trahissaient maintenant cette folie qu'ils avaient jusqu'alors réussi à couvrir du voile blanc de la pureté. Courageux, l'enfant devenu proie tenta maintes métamorphoses : il se fit tout d'abord Zeus couvert d'une peau de chèvre, il apparut ensuite sous les traits de Cronos faiseur de pluie, se donna encore l'allure du lion, du cheval, du serpent puis, dans un élan désespéré qui ne ralentit aucunement ses prédateurs, il arbora la robe féline aux couleurs jaune, orange et noire du tigre géant. C'est alors qu'il se transformait, en gracieux taureau blanc que les Titans, le saisissant par les cornes et les pattes, mirent définitivement fin à ses derniers espoirs.

Sauvagement et sans aucune retenue, l'on mordit le jeune dieu, tira sur ses frêles membres, disloqua ses épaules et ses genoux, arracha des sections entières de peau. Encore vivant, le pauvre fut écartelé, déchiqueté, étêté. Les Titans, véritables monstres affamés de chair, les visages maculés de sang, n'arrêtèrent leur boucherie que pour disposer des pièces dans le grand chaudron. Il ne restait qu'à faire bouillir les restes divins afin de laisser fondre les graisses et s'attendrir les quelques muscles et nerfs plus coriaces. Ils avaient respecté leur engagement envers la jalouse Héra, ils pouvaient maintenant

terminer le rituel de cuisson en se félicitant de cette incontestable victoire.

Cependant, Zeus fut alerté par le tumulte qui depuis la macabre clairière montait jusqu'aux cimes enneigées de l'Olympe. Aussitôt, il se rendit sur place pour constater le carnage. Conscient que son fils avait subi les mauvaises œuvres de ces ignobles géants, il brandit son foudre et les frappa tous si violemment qu'ils s'embrasèrent sur-le-champ ne laissant rapidement comme trace de leur passage que des tas de cendres grises, chaudes et fumantes. Choqué, le maître des nuages, se précipitant sur les restes flottant dans le grand chaudron, renversa celui-ci et répandit le corps démembré du jeune dieu à même la poussière du sol. C'est à ce moment, parmi les morceaux de viande déjà bouillis, qu'il repéra le petit cœur encore palpitant de son propre fils. De ses mains puissantes, sans hésiter une seconde, il se déchira la peau puis les muscles d'une cuisse et y introduisit ce qui restait seul d'encore vivant de son enfant.

Le jeune sacrifié, martyr divin, grâce à son cœur tenace et obstiné, se reconstitua dans la chair de son père puis vint ultimement au monde à nouveau. Dionysos-Zagreus, le deux-fois-né, put enfin régner. Non plus en tant que jeune dieu intrépide, téméraire et aventureux, mais comme maître sage, puissant et expérimenté. En ce qui concerne les cendres des odieux Titans, celles-ci, se mêlant au sol, deviendront glaise. Puis, bien plus tard, c'est de cette glaise exécration, pétrie et sculptée par l'habile Prométhée, que naîtront les hommes.

DE PÈRE EN FILS

Ulysse, le roi d'Ithaque, mon père, est mort. Il vient de laisser fuir son âme dans un dernier souffle. Dans mes bras, le plus rusé de tous les Grecs a finalement terminé son long voyage alors que le mien ne fait que commencer.

Lorsqu'il s'arrêta aux pays des Cimmériens, Ulysse, suivant les recommandations de Circé, creusa une large fosse. Il y accomplit des libations de lait, de vin et d'eau. Il sacrifia des béliers et laissa couler leur sang dans l'espace sacrificiel. Enfin, il pénétra dans les ténèbres insondables du monde des morts. Là-bas, il rencontra Tirésias. Le devin thébain, en plus de le conseiller sur les chemins à prendre et les actions justes à poser, l'entretint de cette fatalité qui allait un jour aussi le frapper : « Ta mort viendra de la mer. »

De retour à Ithaque après dix ans de combats et dix autres années d'errance, le voyageur aux mille tours put enfin se reposer. Dans les bras de Pénélope, sa fidèle épouse, il se sentit à nouveau homme, il

se sentit à nouveau roi. Lui qui brièvement s'était fondu dans les traits de « Personne », put régner à nouveau sur son île, heureux et vaillant.

En quête de son père, Télégonos, fils de Circé l'immortelle, quitta un jour sur son vaisseau l'île d'Ééa. Accompagné de quelques camarades, de courageux et habiles guerriers, il mit les voiles à la recherche d'Ithaque. Ainsi, celui qui est né au loin, sans savoir où il devait aller, plongea vers cette quête de l'origine dans laquelle se confondent l'avenir et le passé. Brisant les vagues, affrontant les tempêtes, comme son père, il erra longtemps. Aucune épreuve ne l'effrayait, aucune distance ne lui semblait trop importante. Dorénavant plus rien ne pouvait l'arrêter.

Alerté par quelque paysan que l'on pillait ses champs et que l'on embarquait sur un vaisseau son vin ainsi que ses brebis, le divin Ulysse, se remémorant l'arrogante menace des prétendants, sortit armé de son palais. Il n'avait pas revêtu une seule fois son armure depuis le retour de Troie. Pas une fois non plus n'avait-il tiré de son arc, supporté le poids de sa lance ou même pris entre ses mains de fer la poignée d'ivoire et de bois de sa plus belle épée. Pourtant, il porta alors, sur son corps vieux et fatigué par les épreuves et le temps, des cuirs et métaux semblables à ceux avec lesquels il fit trembler les fils de Priam. Malgré l'âge et le manque d'exercice,

il alla exiger le respect de ses terres, de ses troupeaux et de sa souveraineté.

Faisant fi des cordialités d'usage ainsi que de toute forme d'accueil prescrit par les lois de l'hospitalité, Ulysse, le saccageur de cités, dévala comme un taureau furieux la faible pente qui menait depuis les hautes terres jusqu'à la crique où mouillait le vaisseau pirate. Télégonos et sa bande, occupés à embarquer les victuailles avant de reprendre la mer furent saisis d'effroi à la vue du vieux fou qui criait en fendant l'air de coups de lame. Deux hommes sautèrent de la rampe d'accès au pont et firent alors face à Ulysse. L'écume à la bouche, les yeux exorbités, criant toujours de ces mots que l'on ne saurait répéter, le roi, sans ralentir sa course et d'un seul impitoyable coup, trancha en deux le torse du premier venu et, d'un mouvement circulaire ressemblant à une danse maniaque, sectionna l'épaule du second. Sur le pont, Télégonos n'en crut pas ses yeux. Le furieux vieillard faisait couler le sang de ses camarades et menaçait maintenant de prendre le vaisseau d'assaut. Il devait réagir vite.

Venu de la mer, Télégonos affronta, par un malheureux jeu de circonstances, son propre père. Venue de la mer, la pointe de raie de sa longue lance pénétra sans résistance le cou d'Ulysse, traversa la masse musclée et ressortit ruisselante après avoir

De père en fils

tué. Tel un chêne centenaire qui s'abat au sol après avoir émis des craquements semblables au tonnerre, Ulysse perdit aussitôt pied, hurla une dernière fois et tomba brusquement au sol en levant tout autour de lui des murs de sable et de poussières. À peine conscient, l'ingénieux, à bout de souffle, interrogea tout de même celui qui l'avait vaincu.

— Qui es-tu, meurtrier du roi d'Ithaque ?

— Malheureusement, je crains, à tes mots noble vieillard, être ton fils.

— Est-ce toi, Télégonos, celui qui est né au loin ?

— C'est bien moi père. Je suis Télégonos. Télégonos le parricide.

— Prends-moi dans tes bras mon enfant puisque c'est le plus cruel des destins qui nous a rassemblés.

Déjà, Ulysse, héros à l'âme endurante, n'était plus. Télégonos, soutenant la tête de son père de ses deux jeunes mains puissantes, lui baisa le front en s'écriant : « Ulysse, le roi d'Ithaque, mon père, est mort. Je suis Télégonos le parricide. Que la terre sacrée d'Ithaque reçoive son corps et accepte mes libations. »

LA PURIFICATION D'APOLLON

Ô muses, célestes filles de Mnémosyne, rappelez d'abord à ma mémoire affamée les errances de Léo. Ô muses, garantes du souvenir des exploits de jadis et des tragédies passées, narrez-moi ensuite la naissance et les premiers jours du divin Apollon. Chantez aussi, déesses exquis, le déshonneur de l'enfant archer afin que les hommes vivants et à venir n'osent plus dans les sanctuaires de la Terre-Mère apparaître impies et dépravés.

Zeus aima Léo. Léo combla Zeus. L'union du Cronide avec la fille de Coeos et de Phoebé eut lieu. Bientôt, victime de la jalousie de l'irascible Héra, la jeune titanide enceinte dut fuir au loin, toujours plus loin. Malheureusement pour elle, aucun bout de terre, ni désert ni montagne, ne voulut lui accorder asile. La pauvre, contrainte d'errer sans cesse, subissait les foudres de la rancunière déesse. Celle-ci avait en effet décrété d'une voix souveraine qu'aucun lieu éclairé par le soleil ne devrait accueillir l'enfant de Zeus et de cette chienne,

de cette traîtresse de sale louve. Ainsi, lourde et fatiguée, exaspérée dans la fuite, Léo survola du nord au sud, puis d'est en ouest l'immensité de la mer Égée. Égrainant, désespérée, chaque île, chaque îlet, chaque îlot, elle ne trouva rien ni personne n'acceptant de lui offrir le refuge, le havre dont elle avait alors terriblement besoin.

Né finalement avant terme sur l'île de Délos, le blond Apollon fut aussitôt recueilli par Thémis qui le nourrit de nectar et d'ambroisie. Ainsi protégé et chéri, le jeune dieu grandit excessivement vite. À son deuxième jour, il avait déjà la taille d'un homme. À son quatrième jour, seulement, il exigea d'Héphaïstos, le divin artisan, un arc ainsi que des flèches. Désirant immodérément venger sa mère, c'est sans tarder qu'il quitta en armes l'Olympe ainsi que les bras accueillants de Thémis afin de gagner les flancs encore enneigés du mont Parnasse.

Apollon noir

Depuis les cimes de la montagne, le jeune Apollon se mit en quête du serpent Python, fils de la Terre-Mère, à qui Héra, l'impitoyable, avait confié la rude tâche de suivre jour et nuit sa mère affligée. Le dieu archer hurlait à la vengeance. Son cri de guerre fit trembler arbres et rocs. Il était noir de colère. Soudainement, terré dans son antre, s'éveilla l'énorme gardien de la montagne. Apollon, œil du

monde, posté sur un pic surélevé, vit alors apparaître le monstre dérangé par ses puissants cris. Le serpent-dragon, long et abominable, rampait hors de sa caverne. Cherchant d'où provenait autant de vacarme, de tous ses sens, il épiait l'horizon. Apollon le remarqua entre deux crevasses zigzaguer en déchirant le sol de son corps flexible. Il saisit alors une flèche dans son carquois et ajusta adroitement l'encoche sur la corde. Le jeune dieu n'avait qu'une idée en tête. Python s'immobilisa un instant. Flairant le danger, il redressa son énorme tête. Les narines béantes, les crochets saillants, les yeux injectés de sang, sa langue bifide fendait l'air de mouvements incessants. Courbant les branches de son arme en tirant de toutes ses forces sur la corde, le dieu cherchant vengeance laissa filer une première flèche, puis, sans attendre, une deuxième et une troisième. Les pointes affûtées fendirent l'espace. Les tubes effilés suivirent une trajectoire impeccable. Les empennages savamment balancés sifflèrent des rythmes de combat. Python, incapable d'éviter ces jets précis, fut atteint. Une fois, deux fois, trois fois. Gravement blessé, il s'écroula sur le coup. Ensuite, dans un effort de survie incroyable, il se précipita, ensanglanté, sur les pentes raides du Parnasse et se laissa débouler sur les flancs rocheux. Le corps massif hors de contrôle arracha tout sur son passage. Finalement, il échoua sur le sol béni du sanctuaire de la Terre-Mère où il trouva enfin refuge.

Dévalant à son tour les pentes raides, Apollon, assoiffé de sang, poursuivit sa victime. Outrageux, il pénétra armé dans le sanctuaire de Gaïa. D'un pas déterminé, poussé par un instinct ravageur, il hurlait

encore et encore. Il se rendit jusqu'au cœur de l'Oracle, pénétra la fissure sacrée et, d'une dernière flèche, prit finalement la vie de Python.

C'est à Tarrha, sur l'île de Crète, qu'Apollon le Délien alla se purifier. La cité, fondée à l'embouchure d'impressionnantes gorges, s'élevait en partie sur les derniers promontoires rocheux du massif des montagnes Blanches ainsi que sur les rives de la mer de Libye. Le jeune dieu, accostant au port de la cité, fut immédiatement reçu par le roi Carmanor, grand prêtre de la Terre-Mère. Dès que l'impie déposa le pied à terre, son regard fut subjugué par la beauté du site. D'immenses falaises semblaient vouloir emprisonner la cité de leurs étreintes solides. La ville elle-même, traversée par maintes cascades, donnait l'impression de s'accrocher par endroits aux murs vertigineux, tandis qu'à d'autres, elle paraissait, fluide, couler vers la mer violette. L'air y était frais, le soleil généreux. En signe de bon accueil, le roi lui tendit ses deux mains, lui remit un anneau d'or, gage de son hospitalité, et lui demanda s'il avait fait un agréable voyage. Apollon fut aussitôt charmé et convaincu d'avoir navigué à bon port.

Il faut dire que le roi de Tarrha, averti par les aigles royaux de Zeus, attendait avec impatience le fils de Léo. Recevoir un tel visiteur était un véritable honneur. De plus, en tant que grand prêtre de la Terre-Mère, il lui revenait de prendre en charge l'organisation cultuelle de la purification du tueur de Python. En effet, outre la Terre-Mère elle-même,

seul un grand prêtre pouvait assurer cette unique cérémonie. La gravité de la faute d'Apollon impliquait le plus exceptionnel des rituels. La triple incubation le ferait vivre, mourir et renaitre.

Une fois les rites d'accueil respectés, le souverain de Tarrha escorta le dieu indigne jusqu'au centre de la cité, là où s'écoulait, dansante, l'indomptable rivière. Le flot continu s'alimentait de la neige ruisselant des sommets ainsi que des nombreux rus et ruisseaux serpentant dans les montagnes. En tout, vingt-quatre sources nourrissaient ses cascades. À s'en approcher, l'on devinait sur-le-champ que l'eau y était glaciale, même en plein été.

«Tu as osé, jeune dieu, profaner un sanctuaire de la Terre-Mère. Au-delà de tout respect, tu as violé le caractère sacré de son enceinte. Tu as marché armé, tu as cherché le sang, noir de colère, tu as tué. Il est maintenant temps de te purifier, de nettoyer tes souillures. Aujourd'hui, tu rencontreras la déesse. Dorénavant, elle seule décidera de ton destin.»

Répondant aux consignes du grand prêtre, Apollon se dénuda et plongea dans un bassin naturel où un tourbillon créait des remous éternels. Onze fois, il disparut sous la surface. Onze fois, on le vit réapparaître. Le bain rituel se poursuivit ainsi toute la journée. Cette entrée dans le territoire fluide de la Terre-Mère représentait la première incubation. L'ensemble de la cérémonie allait durer sept jours.

La deuxième partie du rituel débuta le lendemain dès l'aube. Allumant une torche, le vieux prêtre

invita Apollon encore endormi à s'engouffrer avec lui à l'intérieur de l'ancre chtonien, à pénétrer l'anfractuosité sacrée, nombril béni et coeur inviolable de la ville. Descendant précautionneusement les étroites marches taillées dans le roc solide, le jeune profanateur ne put s'empêcher de remarquer l'épaisse patine qui les recouvrait, les rendant luisantes, dangereusement glissantes, et attestant par l'altération même de la matière du grand âge de l'endroit. Plus ils s'enfoncèrent et plus l'air se faisait lourd, rare, rempli de nauséabondes émanations sulfureuses, témoignages lugubres des agitations tectoniques qui avaient provoqué l'ouverture des gorges ainsi que la création des nombreux réseaux souterrains. Carmanor, habitué de l'endroit, continuait pourtant de descendre, en silence, conscient que chaque pas s'inscrivait déjà dans la grande cérémonie. Pour entrer en contact avec la pleine puissance de la Terre, il fallait oser pénétrer ses entrailles. Apollon le suivit sans poser de question, sans émettre de commentaire, s'efforçant simplement de respecter son rythme et de profiter autant que possible de l'éclairage de sa torche. Au fur et à mesure de la longue procession, l'ouverture se rétrécissait et semblait vouloir les avaler. Ils durent souvent accomplir de difficiles contorsions afin de progresser davantage. La seule torche suffisait amplement au prêtre. Le jeune dieu, laborieusement, s'accrochait à la faible lueur. Soudainement, lorsque Apollon, nerveux, eut la ferme impression que leur parcours ne cesserait jamais, l'air vicié laissa place à d'étonnants effluves parfumés. Au même moment s'ouvrit enfin devant eux une salle

assez spacieuse dont chacun des murs rocailleux était entièrement couvert de fresques colorées. Ils franchirent les dernières marches et entrèrent dans la salle.

Sur chacune des parois, des scènes de chasse se développaient laissant place à de rares endroits à d'indéchiffrables symboles. Au plafond, des cercles concentriques s'ouvraient en menant le regard jusqu'à des abécédaires étrangers. Partout, des marques d'une conscience religieuse faisaient oublier que la Terre-Mère avait été l'architecte principale de cette salle. Sur tous les bas-côtés des parois se dressaient des cases en bois servant au rangement d'objets multiples. En plein centre de la salle, creusée apparemment avec plus d'attention et de douceur, une cavité légèrement plus profonde donnait l'impression d'un lit. Les extrémités légèrement arrondies entouraient, d'une part, l'espace accordé à la tête et, d'autre part, aux pieds. C'était la fosse d'incubation, le lieu de rencontre du sacrifié et des puissances telluriques. Écoutant les indications de Carmanor, Apollon, l'arrogant archer, s'étendit sans tarder dans cette fosse. Il ferma les yeux, ouvrit son esprit. Le grand prêtre alluma une petite lanterne qu'il glissa dans une fente murale afin d'en tamiser l'éclairage. Il éteignit ensuite sa torche et la déposa à l'entrée de la pièce. Profondément enfoui sous la cité, au cœur même du massif des montagnes Blanches, le jeune dieu, âgé de cinq jours à peine, était étendu et prêt. Le rituel planifié pouvait être mis en oeuvre. L'heure de la deuxième incubation du dieu noir avait sonné.

Pendant qu'Apollon gisait au fond de la fosse, il vit Carmanor saisir dans l'une des cases une pleine poignée de népenthès séchée. À l'aide d'un pilon, il la réduisit tout d'abord en une petite quantité de pâte résineuse très odorante. Ensuite, il récolta la résine et la fit rouler entre ses doigts plusieurs minutes. Par ses mouvements savants, il confectionna trois minuscules boules qu'il nappa immédiatement d'un miel éternel. Puis, en chantant des hymnes que le jeune dieu ne connaissait pas, il les déposa dans le fourneau d'une longue pipe sculptée à même la corne spiralée d'un bélier de montagnes. Ajoutant à ses boulettes quelques pincées de fleurs séchées, il tassa légèrement le tout d'un petit coup de pouce. Il prit ensuite la lanterne qu'il avait glissée dans une fente murale et l'approcha du fourneau de la pipe. Cessant son chant, il présenta la flamme au-dessus du fourneau et aspira afin de la laisser embraser le mélange. Il en tira une épaisse volute de fumée grise, presque métallique, qu'il fit aussitôt tourner entre ses lèvres. Sans l'inhaler, il la garda longuement en bouche, la dégusta et en savoura visiblement l'arôme puissant avant de la souffler violemment. Il tira encore quelques bouffées qu'il rejeta également vers le plafond rocheux puis tendit à Apollon la pipe bien chaude et fumante.

«Prends cette corne, jeune dieu. Laisse entrer en toi cette fleur de Léthé. Elle éloignera chagrin et désespoir.»

À son tour, imitant le grand prêtre, le dieu en tira une épaisse fumée, la laissa rouler entre ses lèvres

et, cette fois, l'inhala en inspirant profondément. Il prit de cette manière treize grandes bouffées.

Aussitôt pénétrée dans sa bouche, sa gorge, puis ses poumons, chaque volute calma jusqu'aux plus subtils spasmes de son corps allongé. Après seulement quelques minutes de cet exercice, il se sentit profondément bien, serein. Ce n'est qu'après coup qu'il commença à perdre le contrôle. Tout d'abord, sa langue s'amollit. Ses gencives devinrent insensibles, comme inexistantes. Il lui sembla même, soudain, ne plus avoir de dents, ne plus avoir de bouche. Son visage en entier perdit ainsi, progressivement, toute sensibilité, comme s'il disparaissait tranquillement sous un masque de brume. Le temps passant, il ne contrôla bientôt plus ses doigts, non plus ses orteils. Ses jambes puis ses bras lui semblèrent éventuellement paralysés, inutiles. Son torse se transforma lentement en un amas inerte d'organes et de peau. Il sembla s'évanouir à son tour dans un néant innommable. Sans paniquer, toujours enthousiaste, Apollon laissa jusqu'à son esprit sombrer et se diluer dans l'air enfumé de la grande salle souterraine. Il était bercé par l'ivresse des népenthès, par l'insouciance de Léthé. Il était bien, il n'était plus qu'une divine nuée.

Apollon demeura longtemps ainsi étendu, immobile, complètement muet. En silence également, Carmanor préparerait la suite du rituel. Ainsi, afin d'en extraire les principes actifs, il déposa dans un large bol de cuivre sept racines de jusquiames. Remplissant ensuite le bol d'une eau puisée à l'une des nombreuses sources souterraines de la région, il le plaça sur un feu. Attendant calmement que le

mélange atteigne son point d'ébullition, il le brassa à l'aide d'ustensiles de cuivre recouverts de gravures multiples. Apollon, reprenant ses esprits quelque peu, le vit sceller le bol d'un couvercle de bois et patienter. Les chants reprirent et résonnèrent chaotiquement dans la pièce. Finalement, tout en poursuivant son chant dans un murmure quasiment inaudible, le célébrant de la grande déesse filtra la chaude décoction à travers un tissu de lin et en versa suffisamment pour remplir un gobelet. Il s'approcha de la fosse et s'y pencha. Doucement, il porta le gobelet aux lèvres du dieu.

« Bois ceci, arrogante divinité, il s'agit du sang de la déesse. »

En ne bougeant que la tête, encore que lentement, paresseusement, Apollon prit quelques gorgées puis se laissa retomber sur son lit, muet et immobile. Dès lors, le reste de la nuit se déroula quelque part entre le rêve et la réalité. Apollon entendait toujours au loin Carmanor chanter, mais ne discernait rapidement que de vagues sons, une étrange musique. Pourtant, quelques mots le frappèrent : le sang du bélier, la flèche de la Terre, le bourdonnement des abeilles.

Apollon ne pouvait dire s'il rêvait ou si Carmanor, par quelques enchantements lui en suggéra tout simplement l'idée, mais il aperçut, au plus profond de ses pensées, de manière claire, presque tangible, cette fosse dans laquelle, bientôt, il sombrerait. Il vit distinctement les parois travaillées. Il eut l'impression d'en palper les moindres aspérités. Aussi, il contempla au loin sur le plafond de l'autel les symboles et cercles concentriques qui

l'ornaient. Comme témoin d'un étrange mirage, il se regarda descendre les marches, se glisser dans la fosse et s'y étendre. Hypnotisé, il s'observa s'y enfermer. Puis, il s'y vit dormir profondément. Il s'y vit mourir. Il s'y vit cendres et sang. Aussi, il s'y vit renaître. Quelque part entre le rêve et la réalité, le fond de la fosse devint un passage à travers le temps et l'espace. La fosse devint fleuve. Carmanor devint passeur. Sur les eaux sombres de ce fleuve irréel, Apollon affronta des vagues immenses sans même trembler. Il entrevit un horizon démesuré, infini, vers lequel le courant le poussait. Il se vit étendu au fond de sa fosse. Il saignait abondamment. De tout son corps s'écoulaient des rivières de sang. Il vit le fleuve dans lequel se déversaient ses propres veines. Partout autour de lui dansaient en panique des vagues de sang au-dessus desquelles vrombissaient des essaims d'abeilles.

À son réveil, le jeune dieu se retrouva seul au fond de la salle. Carmanor n'était plus auprès de lui. D'épaisses fourrures le couvraient, le protégeaient. Il avait tout de même très froid, atrocement froid. Sur l'une des parois de la pièce, la flamme d'une lanterne frétillait, encore que faiblement. Mis à part cette timide lueur, la noirceur régnait. Il faisait noir et froid. Un froid des montagnes. Bien éveillé, il mit tout de même un temps fou à reprendre contrôle de son corps, à regagner la maîtrise de ses membres qui semblaient obstinément endormis. Dans la salle souterraine, tout était dorénavant bien rangé. Carmanor avait replacé dans leurs cases les plantes rituelles, la pipe, le bol de cuivre, les ustensiles variés et

le gobelet. Le feu était éteint et l'on ne discernait plus au cœur du foyer la moindre trace de braise ou de cendres. Seule la lanterne affaiblie par le travail incessant pouvait encore témoigner des événements de la nuit. Péniblement, Apollon se hissa hors du trou en laissant reposer sur le sol les fourrures avec lesquelles l'avait enveloppé Carmanor. Il regarda autour de lui en cherchant désespérément ses repères. Il tourna sur lui-même avant de s'arrêter devant l'entrée du tunnel. Après avoir éteint la lanterne, il s'assit finalement à même le sol rocheux.

Pendant deux jours et deux nuits, attendant le retour de Carmanor, Apollon resta seul à méditer. Transi par le froid, enfoui dans ces entrailles mystérieuses, il profita de cette totale solitude. Seul son silence rythmait les fluctuations du temps.

Après ces deux nuits et ces deux jours, le grand prêtre de la Terre-Mère revint. La lueur de sa torche sortit Apollon de sa méditation. Le rituel de la troisième et ultime incubation pouvait débuter. Trois jours de célébration ininterrompue de la vie et de la mort. Des chants et des hymnes résonnèrent sur le roc impassible. Des rites de toutes sortes furent accomplis en l'honneur de la Terre-Mère, de Python massacré, du grand bélier et des travaillantes abeilles.



Apollon rouge

Une dernière fois, Apollon se trouvait étendu de tout son long dans la cavité centrale de la caverne. Un éclairage tamisé assurait à Carmanor juste ce qu'il fallait de lumière afin de bien procéder. En fait, trois petites lanternes, encastrées dans des fentes murales naturelles, procuraient au décor une lumière presque blanche, pure, immaculée. Il faisait encore très froid dans les entrailles sacrées et des fourrures étaient étendues un peu partout sur le sol. Le grand prêtre traversa plusieurs fois l'ancre fouillant dans les cases de bois. Il disposa ici son outillage, plaça là-bas sa pharmacopée. Bientôt, il put entreprendre le dernier acte de la cérémonie.

Annonçant tout d'abord sa libération en chantant la castration d'Ouranos, un Carmanor lumineux posa sur la tête d'Apollon une couronne de gattilier. «Ouranos castré, *Gaïa* libérée», répéta-t-il à plusieurs reprises d'une voix douce, presque suppliante. Il s'adressait à la Terre-Mère, s'agenouillait, devant elle, en elle, la priait, lui promettait de sanglantes offrandes. Couronné, le jeune dieu étendu demeurerait paisible. Apparaissant au-dessus de la fosse comme un spectre au cœur de la nuit, le célébrant tendit encore une fois le gobelet plein de cette enivrante décoction de jusquiame. Tenant le contenant chaud à deux mains, Apollon le porta à ses lèvres et but d'un seul trait. Sans tarder, ses visions recommencèrent. Des voix se firent entendre. Des voix, des voix, encore des voix !

Des formes aussi apparurent. Plongeant du plafond directement vers son corps pris au piège, paralysé à nouveau, des femmes, ou plutôt de jeunes prêtresses se lamentèrent, crièrent, s'arrachèrent les cheveux, se scarifièrent le visage. Vint ensuite Python escorté de milliers de serpents, salamandres et autres créatures reptiliennes. Ils frottèrent le sol, frôlèrent les parois de la grotte, puis convergèrent vers la fosse d'incubation. Apollon les vit surgir au-dessus de lui et s'immiscer dans sa bouche grande ouverte, béante. Il eut tout juste le temps d'entrevoir leurs visages, bien qu'indistinctement, qu'ils se mirent à danser sur sa langue comme des bacchantes enivrées sur les pentes du Parnasse. Semblables aux volutes de népenthès, ils prirent, malgré lui, possession de son corps. Il sentit sa cage thoracique se déformer, se contracter et éclater en pièces. Il eut peine à respirer, puis, une autre fois, s'évanouit alors que son squelette explosait en millions de morceaux.

Lorsqu'il reprit finalement conscience, il aperçut Carmanor à son tour métamorphosé. Sa tête et puis tout son corps se couvraient d'une peau de bélier encore fumante. Le sang ruisselait de toute part de la carcasse chaude de l'animal. Le prêtre, silencieux tout d'abord, avait en main le couteau rituel du mageiros, du sacrificateur. Apollon ressentit qu'à travers l'homme-bélier, c'était la déesse qui tenait le couteau de sa main souveraine. Maculé, le grand prêtre se pencha et recueillit sur un autel improvisé, à même ses mains nues, le sang de la bête fraîchement immolée. Le jeune dieu entendit alors, comme un écho très lointain, le blatèrment

de l'animal. Au même moment, Carmanor cria également. Puis, il entendit hurler la Terre-Mère depuis des profondeurs insondables. C'est alors que des images nouvelles lui apparurent et que le brouillard de l'ivresse se dissipa. Devant lui, sous un éclairage discret, se dressait Carmanor son couteau à la main.

«Voici ta fosse sacrificielle, Apollon. Que le sang lave tes impuretés. Que par le sang, tu retrouves la lumière. Qu'ensanglanté, tu reçoives enfin l'étreinte de la Terre-Mère.»

Il s'approcha alors du jeune dieu pétrifié, lui versa dans la bouche quelques gouttes épaisses du sang chaud de bélier, essuya délicatement ses lèvres, retira sa couronne de gattilier et le coiffa d'une nouvelle, de laurier cette fois. Il le fixa ensuite droit dans les yeux, éleva en l'air son couteau et, tout en descendant vers lui au fond de la fosse, d'un geste vif, mais maîtrisé le porta à sa gorge. Il releva la tête de l'enfant vers le ciel, celui-ci fixait alors quelques nuages imaginaires. Apollon sentit couler le sang sur son torse. La dernière incubation s'acheva. Apollon rouge ferma les yeux.

Apollon blanc

De retour à Delphes, Apollon purifié put, au cœur du sanctuaire de la Terre-Mère, accomplir le cycle de sa rédemption. Oubliant alors les errances de Léo et ses premiers jours tumultueux, le jeune dieu couronné de laurier posa le socle de son premier temple. Une ère nouvelle commençait. Dorénavant, une jeune prêtresse assurerait la gloire

La purification d'Apollon

de son oracle. En l'honneur du monstre sacrifié, elle se nommerait Pythie. Là où le sang avait coulé, l'éblouissante lumière d'Apollon serait offerte aux hommes venus s'agenouiller. Jadis noir, puis rouge, le dieu s'envelopperait dorénavant d'un halo blanc, immaculé.

ÉPILOGUE : À BAS LES MASQUES !

Ce voyage en Grèce a déjà eu lieu des milliers de fois. Si aujourd'hui, je tiens le rôle du professeur, le jeu du temps m'a déjà amené à tenir celui de l'étudiant. Ne suis-je pas d'ailleurs, encore et toujours, simultanément, cet étudiant, ce professeur ? Il y a de ces cycles éternels voués au perpétuel dépassement qui ne s'épuiseront jamais. Merci à ces maîtres responsables du passé, merci à mes maîtres. Il en va de la curiosité de chaque disciple d'aller à la rencontre des anciens puis de les embrasser. Nous gagnerons à nous abreuver aux sources de leur sagesse.

Il est maintenant temps de narrer à nouveau le monde, d'exprimer nos espoirs et nos craintes par des voix nouvelles. Inspirés par la figure de l'aède, affranchissons-nous de l'emprise tentaculaire de la pieuvre géante.

RÉFÉRENCES

a) Œuvres des anciens (gréco-romains)

Apollodore (Pseudo) : *Bibliothèque*.

Apollonios de Rhodes : *Argonautiques*.

Apulée : *Métamorphoses ou l'âne d'or*.

Archiloque : *Élégies (fragment)*; *Iambes (fragment)*.

Aristophane : *Les Acharniens*; *Les Cavaliers*; *Les Nuées*; *Les Guêpes*; *Les Oiseaux*; *Les Grenouilles*; *Ploutos*; *Lysistrata*; *La Paix*; *L'Assemblée des femmes*; *Les Thesmophories*.

Bacchylide : *Odes (fragment)*.

Callimaque : *Hymnes*; *Hécale*; *Le bain de Pallas*.

Catulle : *Poésies*

Cicéron : *De la nature des dieux*

Denys d'Halicarnasse

Diodore de Sicile : *Bibliothèque historique*

Élien (Claude) : *Histoires variées*

Eschyle : *Orestie*; *Les Édoniens (fragment)*; *Les Suppliantes*; *Les Perses*; *Les Sept contre Thèbes*; *Prométhée enchaîné*

Ésope : *Fables*

Euripide : *Rhésos ; Les Bacchantes ; Les Crétoises (fragment) ; Oreste ; Ion ; Médée ; Hippolyte ; Les Héraclides ; Les Suppliantes ; Iphigénie à Aulis ; Électre ; Oreste ; Iphigénie en Tauride ; Alkestis ; Héraclès furieux ; Les Phéniciennes ; Les Troyennes ; Hécube ; Andromaque ; Hélène ; Le Cyclope*

Hérodote : *L'Enquête*

Hésiode : *Théogonie ; Les travaux et les jours ; Le bouclier d'Héraclès*

Homère : *Iliade ; Odyssée ; Hymnes homériques*

Horace : *Odes*

Hygin : *Fables ; Astronomie poétique*

Lucain : *Pharsale*

Lucien : *Prométhée sur le Caucase*

Nonnos : *Dionysiaques*

Ovide : *Les métamorphoses ; L'Art d'aimer*

Parthénios : *Souffrances d'Amour*

Pausanias : *La Description*

Pétrone : *Satyricon*

Pindare : *Odes victoriales (Olympiques, Pythiques ; Néméennes ; Isthmiques)*

Platon : *Banquet ; Timée ; Critias ;*

Pline : *Histoire naturelle*

Plutarque : *Pourquoi les oracles ont cessé ? ; De l'amour ; Symposiaques ; Alcibiade ; Des fleuves ; Questions grecques ; Les délais de la justice divine*

Références

Sophocle : *Philoctète* ; *Ajax* ; *Antigone* ; *Électre* ; *Œdipe roi* ; *Les Trachiniennes* ; *Œdipe à Colone* ; *Les Limiers*

Strabon : *Géographie*

Virgile : *L'Énéide* ; *Géorgiques* ; *Bucoliques*

Thucydide : *La Guerre du Péloponnèse*

Xénophon : *Anabase*

Les Argonautiques Orphiques

b) Œuvres critiques et/ou essais

Calasso, Roberto, *Les noces de Cadmos et Harmonie*, Gallimard, 1991.

Campbell, Joseph, *Le héros aux mille et un visages*, J'ai lu, 2013.

Cline, Eric, *1177 avant J.-C.*, La découverte, 2016.

Delorme, Jean, *La Grèce primitive et archaïque*, Armand Colin, 1992.

Detienne, Marcel, *Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, LGF, 2006.

Detienne, Marcel, *Dionysos à ciel ouvert*, Hachette, 2008.

Detienne, Marcel, *Dionysos mis à mort*, Gallimard, 1998.

Detienne, Marcel, *L'invention de la mythologie*, Gallimard, 1992.

Detienne, Marcel, *Les dieux d'Orphée*, Gallimard, 2007.

Detienne, Marcel, *Apollon le couteau à la main*, Gallimard, 1998.

- Detienne, Marcel et Vernant, Jean-Pierre, *Les ruses de l'intelligence : La mètis des Grecs*, Flammarion, 2018.
- Dodds, Eric, *Les Grecs et l'irrationnel*, Flammarion, 1999.
- Ducrey, Pierre, *Guerre et guerriers dans la Grèce antique*, Hachette, 2009.
- Eliade, Mircea, *Aspects du mythe*, Gallimard, 1988.
- Finley, Moses, *On a perdu la guerre de Troie*, Hachette, 2007.
- Finley, Moses, *Le monde d'Ulysse*, Points, 2012.
- Finley, Moses, *Les anciens grecs*, Points, 1993.
- Frazer, James George, *Le rameau d'or*, Robert Laffont, 1998.
- Georgoudi, Stella et Vernant, Jean-Pierre, *Mythes grecs au figuré*, Gallimard, 1996.
- Gernet, Louis, *Anthropologie de la Grèce antique*, Flammarion, 1999.
- Grimal, Pierre, *Le merveilleux voyage d'Ulysse*, Éditions Du Rochers, 1990
- Grimal, Pierre, *Récits et légendes de l'Olympe*, Larousse, 2008.
- Gusdorf, Georges, *Mythe et métaphysique*, C.N.R.S. Éditions, 2012.
- Lacarrière, Jacques, *En cheminant avec Hérodote*, Hachette, 2011.
- Moretti, Jean-Charles, *Théâtre et société dans la Grèce antique*, LGF, 2001.
- Meier, Christian, *De la tragédie grecque comme art politique*, Belles Lettres, 1991.

Références

- Vernant, Jean-Pierre, *Les origines de la pensée grecque*, PUF, 2013.
- Vernant, Jean-Pierre, *La mort dans les yeux*, Hachette, 2011.
- Vernant, Jean-Pierre et Vidal-Naquet, Pierre, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, La découverte, 2005.
- Vernant, Jean-Pierre, *L'univers, les dieux, les hommes*, Points, 2014.
- Veyne, Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Points, 2014.
- Vidal-Naquet, Pierre, *L'Atlantide*, Points, 2007
- Vidal-Naquet, Pierre, *Le monde d'Homère*, Perrin, 2002.

c) Ouvrages de référence

- Amouretti, Marie-Claire, *Le monde grec antique*, Hachette, 2018.
- Auberger, Janick, *Le monde gréco-romain*, Les Éditions du Boréal, 1996.
- Belfiore, Jean-Claude, *Grand dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Larousse, 2016.
- Bost-Fievet, Mélanie, *Premiers pas dans la mythologie*, Ellipses, 2013
- Chuvin, Pierre, *La mythologie grecque : Du premier homme à l'apothéose*, Fayard, 1992.
- Desautels, Jacques, *Dieux et mythes de la Grèce ancienne*, Presses de l'Université Laval, 2002.
- Grimal, Pierre, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, PUF, 1999.

Antimanuel de mythologie grecque

Guirand, Félix, *Mythologie générale*, Larousse, 1992.

Lefèvre, François, *Histoire du monde grec antique*, LGF, 2007.

Schmidt, Joël, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Larousse, 2017

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE : LES PLONGEURS	5
L'ÉVEIL	19
La naissance d'Athéna	21
La tentation de Pasiphaé	28
Les Dactyles	32
Égisthe amoureux	35
La semence royale	40
Les neuf muses	46
La Voie lactée	48
LA MORT	51
Le lit de Procuste	53
Le squelette de Méduse	60
Icare	62
Les sirènes	73
Le sacrifice de Sicyone	76
Silène et l'avenir de l'homme	80
Le marais maudit	87

Achlys, fille de Nuit et de Chaos	90
Le fleuve de l'oubli	95
LA RENAISSANCE	97
Toucher le pactole	99
Pomme de discorde	104
Bysas au pays des aveugles	109
L'acquiescement	114
Le casque d'Ulysse	116
Dionysos-Zagreus	120
De père en fils	126
La purification d'Apollon	130
ÉPILOGUE : À BAS LES MASQUES !	147
RÉFÉRENCES	149

Collection « Connaître » :

1. *Les classiques québécois* de Georges Desmeules et Christiane Lahaie
2. *Littérature et peinture* de Roland Bourneuf
3. *Les personnages du théâtre québécois* de Georges Desmeules et Christiane Lahaie
4. *La littérature québécoise 1960-2000* de Hans-Jürgen Greif et François Ouellet
5. *La rhétorique mode d'emploi. Procédés et effets de sens* de Nicole Fortin
6. *La poésie vocale et la chanson québécoise* de Jean-Nicolas De Surmont
7. *Les mythes littéraires : épopées homériques* de Georges Desmeules et Gilles Pellerin
8. *Les mythes littéraires : naissance et création* de Georges Desmeules et Gilles Pellerin

Professeur de philosophie au Cégep et passionné de mythologie grecque, Alexandre Leboeuf accompagne régulièrement des groupes d'étudiants en Grèce, leur faisant découvrir sur le terrain les paysages, les odeurs et les rythmes qui ont pu, il y a quelques millénaires, inspirer les conteurs. C'est dans cette approche associée à la transmission qu'il propose une relecture et une réécriture de certains mythes, en choisissant une formule proche de l'oralité de l'aède et en se penchant davantage sur les récits, personnages et événements trop souvent occultés au profit des vedettes de ce corpus.

Les récits, courts et vifs, sont à l'opposé des entrées sèches des dictionnaires de mythologie et rappellent, à juste titre, que le mythe est langage, qu'il est vivant, et qu'il permet encore aujourd'hui de comprendre le monde et de se l'approprier.